

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

L'une après l'autre, les tactiques allemandes échouent devant Verdun



LE G^{AL} PÉTAINE REÇOIT LE G^{AL} JOFFRE



TRANSPORT D'UN BLESSÉ



OFFICIER D'ARTILLERIE RÉGLANT LE TIR



EN ROUTE POUR LA RELÈVE DES TRANCHÉES



FANTASSINS RAMENANT
DES MITRAILLEUSES PRISES AUX ALLEMANDS

Voilà trente-deux jours aujourd'hui que les Allemands essayent de s'emparer de la citadelle meusienne, dont, selon leurs pronostics, ils devaient être les maîtres le 15 mars. Notre armée fait face aux troupes ennemies, qui, maintenant, éparpillent leurs assauts et prétendent, en éventailant l'élan de leur vague, encercler la roche qu'elles ne purent submerger de front.

(Cliché Section photographique de l'Armée.)

Le moment mal choisi

Le croirait-on ? Un de mes amis est venu me demander, le mois dernier, de lui servir de témoin dans ce qu'on appelait — avant la guerre — une affaire d'honneur !

Les raisons pour lesquelles il estimait devoir se battre étant d'ordre intime, je n'ai pas à les apprécier. Tout ce que je puis dire, c'est que mon ami, reconnaissant à son adversaire la qualité d'offensé, nous avait chargés, B... et moi, de lui accorder la réparation par les armes nécessaire, comme un coup de fer, à son honneur délastré !

Les quatre témoins désignés n'avaient plus qu'à régler les conditions de la rencontre. Nous nous réunîmes donc à cet effet, un après-midi, à l'heure où les premiers journaux du soir donnent le communiqué.

C'était au début de l'offensive contre Verdun. Il y avait de l'inquiétude dans l'air. On n'était préoccupé que du choc formidable sous lequel nous paraissions chanceler. En arrivant au rendez-vous et lorsque je m'en rappelai l'objet, ce fut plus fort que moi, je m'écriai : « Dieu, que c'est bête ! Il faut, à tout prix, et pour une fois, concilier l'honneur avec la raison. »

C'est dans cette disposition d'esprit de ma part que s'engagea la conversation.

— Pour nous conformer à l'usage, nous sommes tombés d'accord qu'une rencontre était inévitable, dis-je ; mais l'usage ne tient compte que des circonstances particulières. Il ne prévoit pas, par exemple, une guerre comme celle-ci. Le moment est mal choisi pour se battre ailleurs que sur le front et nous assumons nous-mêmes une lourde responsabilité en nous prêtant à cette diversion.

— La responsabilité des témoins en matière de duel, observa la partie adverse.

— Oui... mais singulièrement accrue par l'état de guerre ! J'appartiens, par ma profession d'homme de lettres, à un monde chatouilleux à l'excès sur le point d'honneur. Pour un oui, pour un non, on va sur le pré, c'est-à-dire à la Grande-Roue... et le résultat du duel n'est pas toujours insignifiant. Eh bien ! il n'y a pas eu, que je sache, depuis le début de la guerre, une seule affaire dite d'honneur dénouée sur le terrain ! On en éprouve un grand soulagement. Est-ce que nous deviendrions sérieux ? Nos bretteurs habituels, en tout cas, comprenant que l'opinion publique leur serait sévère, n'ont pas osé l'affronter. De deux choses l'une : si le duel se termine par une égratignure, c'est la ridicule pour eux et pour leurs témoins, et si le sang coule, on dira qu'il eût fallu le verser autre part et pour une plus noble cause. « Ah ! vous avez envie de vous battre... Qu'à cela ne tienne ! Comme vous ne sauriez avoir, en 1916, de pire ennemi que l'Allemand, allez donc voir sur le front s'il y est et vous mesurer avec lui ! »

— Nous ne sommes pas les interprètes de l'opinion publique, m'objecta le témoin qui avait déjà pris la parole. Deux de nos amis ont eu une querelle... nous les assistons pour qu'ils la vident galamment et non point devant les tribunaux ou bien en se gourmant, ainsi que des portefaix.

— Fâcheuse éventualité, en effet, répondis-je ; mais vous figurez-vous que nos soldats, à leur retour et lorsqu'ils auront plus tard un compte à régler, dérangeront quatre amis pour si peu ?

— Pourquoi pas ? Ainsi faisaient, autrefois, les Vieux de la vieille en demi-solde.

— Je doute qu'ils aient, dans l'armée qui s'illustre aujourd'hui, des imitateurs. Sans répudier, comme les Allemands, toute sentimentalité, toute chevalerie, nos jeunes braves auront assez montré leur mépris de la mort pour être dispensés des formalités dont s'accompagnent entre civils les suites d'une altercation, d'un différend...

— Ou d'une injure mortelle.

— Si l'injure est mortelle, ce ne sont pas quatre témoins pris pour confidentes qui la rendront moins grave.

— Enfin, où voulez-vous en venir ?

— A ceci : nos clients, R.A.T. tous les deux, sont soumis aux obligations militaires. L'autorité dont ils relèvent leur permettra-t-elle de s'aligner ? Nous avons, avant tout, le devoir de nous en informer. S'ils ne s'inclinent pas devant une décision qui tromperait leur impatience, que ce soit du moins à leurs risques et périls de toute sorte. Si, au contraire, ils s'accrochent au délai imposé, notre intervention n'aura pas été inutile pour les éclairer sur la contingence des lois de l'honneur.

Mon avis ayant prévalu, le lendemain, l'un d'entre nous se rendait à la Place. Il en rapporta pour nos clients le conseil de se tenir tranquilles jusqu'à la fin des hostilités. En foi de quoi nous rédigeâmes un procès-verbal qui laissait les adversaires libres de reprendre un jour les pourparlers interrompus.

Profiteront-ils de cette latitude ?

Je ne le crois pas, car le duel n'est point leur état. Quant aux pourfendeurs dont on n'entend

plus parler, je veux si peu leur mort que je verrais avec plaisir prendre contre eux qui se réservent pour des jours meilleurs la mesure suivante :

« A quiconque ne s'est pas battu pendant la guerre, défense est faite de se battre après. Chaque chose en son temps. L'occasion perdue ne se retrouve pas. »

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le « Conseil militaire » des puissances alliées se réunit cette semaine à Paris, au moment où y arrive le prince Alexandre de Serbie, accompagné de M. Pachitch, président du Conseil des ministres de ce petit Etat héroïque, envahi comme la Belgique, sa sœur de douleur et de gloire, et, comme la Belgique, immortel. Il est difficile de ne pas voir un lien entre ces deux événements.

Le héros de Kumanovo et de Monastir, le vainqueur de la Brégalnitz, qui prit aussi sa part des belles manœuvres par lesquelles la Serbie repoussa par deux fois, au cours de cette guerre, l'offensive autrichienne, le jeune chef de vingt-huit ans qui mena jusqu'en Albanie l'armée serbe écrasée par le nombre, mais toujours indomptée, est une des belles figures de cette guerre. Quant à M. Pachitch, il est peut-être, au dire de tous ceux qui l'ont approché, le plus vigoureux homme d'Etat que celle-ci ait révélé.

L'armée serbe, reconstituée à Corfou et en Tunisie, prendra une part certaine et importante aux opérations de cette année sur le front sud-oriental. Elle a déjà fait plus que son devoir, elle a étonné le monde ; elle fera encore plus que son devoir, on n'en saurait douter. Et, d'autre part, la Serbie doit renaitre plus forte qu'avant le formidable cataclysme que les puissances du Centre ont déchaîné sur l'Europe.

Les Alliés n'oublieront pas ce devoir primordial. Les Alliés, mais surtout la France.

« En sculptant la nation française, a dit M. Vesnitch à la Sorbonne le 23 janvier dernier, la pensée mystérieuse qui dirige le monde a confié à toute une race le patrimoine moral de l'humanité. Tandis que l'Allemagne se déshonorait à tout jamais, la France acquerrait une richesse d'honneur et de gloire dont nos descendants lui garderont une reconnaissance éternelle. Elle a prouvé une fois de plus, suivant la belle expression du Président du Conseil, qu'elle était « le champion du monde », ou, pour emprunter à un écrivain mystique d'Alsace une formule plus saisissante encore, « qu'elle restait la Jeanne d'Arc des Nations. »

Mais nous, de notre côté, nous dirons que, pour la libération de l'Europe, la Serbie a pris une part surhumaine à la tâche des Nations — et que ceci ne sera pas oublié.

Pierre Mille.

Le gouvernement pousse la courtoisie et la bonne grâce envers nos alliés jusqu'à leur laisser également le plaisir de faire connaître à la nation française le nom et la gloire de nos grands chefs et l'héroïsme de nos corps d'armée.

Ainsi, c'est par un chaleureux télégramme du tsar au général Joffre que nous venons d'apprendre les magnifiques actions du 20^e corps à Verdun, sous la conduite du général Balfourier qui, ancien chef de la division de fer, le commande avec autant d'énergie que de prudence depuis la fin d'août 1914.

Le général Balfourier n'est pas seulement un général clairvoyant, résolu et du plus beau sang-froid, plein de bonté pour ses soldats qu'il aime, qu'il ménage et qu'il admire. C'est aussi un homme d'une rare délicatesse de sentiments et dont tous les écrits, toutes les paroles, tous les actes révèlent l'élévation de pensée. Il est le digne chef d'un corps d'armée héroïque. Voici vingt mois que, partout, en Lorraine, en Artois, en Champagne, comme à Verdun, ils se couvrent de gloire ensemble.

Merci au tsar de nous avoir fait connaître une nouvelle raison de mieux aimer le 20^e corps et son chef.

« Je te fais parvenir, avec d'innombrables précautions, quelques blondes saucisses de foie haché, qui, il y a un an encore, se partageaient avec toi le cœur d'Os-

car, et je veux espérer qu'à l'heure du déjeuner tu retrouveras toujours en elles les mêmes rivales. »

Ces lignes, que l'on devine écrites par une plume allemande, ne datent pas d'hier. Elles sont extraites d'une lettre que Bismarck, le Bismarck qui devait devenir plus tard le chancelier de fer, écrivait de Kniephof à sa sœur Malwine, le 22 février 1845.

A soixante-dix ans de distance, l'idéal allemand n'a pas changé.

Les bons indices. Dans son dernier discours, M. Ribot, ministre des Finances, vieux parlementaire pourtant bien circonspect et maître de sa parole, parla sur un ton de certitude fort impressionnant de tous les signes qui nous permettent d'apercevoir désormais la paix victorieuse.

D'autres bons indices, plus significatifs encore, se multiplient depuis 15 jours.

C'est ainsi que, déjà, certains riches Américains ont pris la précaution de louer, dès à présent, balcons et fenêtres en des immeubles des Champs-Élysées, pour être sûrs de pouvoir assister au défilé des armées françaises victorieuses après leur passage sous l'Arc de Triomphe. Ces derniers jours, les prix de location ont commencé à monter...

Hâtons-nous de retenir nos places sur les balcons et les fenêtres de nos amis !

De temps à autre, les journaux posent cette question : « Comment doit-on appeler le casque bleu de nos soldats ? De quel nom le décorer ? Est-ce une salade, une bourguignotte ? un morion ? »

Mais il semble qu'il n'y ait qu'un nom à lui donner : l'Adriane, puisque ce casque a été inventé par un officier du nom d'Adrian.

Le sultan Salah-ed-Dyne, que nous nommons Saladin, ayant inventé un casque métallique, nos aïeux donnèrent à ce casque le nom de salade. Pourquoi pas l'Adriane ? C'est un nom qui sonne, bien français, bien latin, de bonne tradition et de prononciation simple ?

Quant au canon de 380, l'obusier construit sur les plans du commandant Filloux, notre plus grosse pièce à longue portée, celle qui a le mieux répondu aux Allemands, pourquoi ne pas le nommer le Filloux ?

Nous honorons nos morts ; sachons aussi honorer parmi nos vivants ceux qui ont protégé tant de vies précieuses. La vieille coutume française était pour cela de décorer l'inventeur du nom de l'inventeur !

Qui le croirait ?... Le docteur Lombard caressé, dans sa prison, le rêve d'être nommé sénateur. Ceci n'est point une galéjade. Le pensionnaire de la Santé, quelque peu effondré les premiers jours de sa détention, reprit vite son assurance. Les bons soins et le régime de faveur dont bénéficia le conseiller d'arrondissement ne furent pas étrangers à cette transformation. Tout comme son codétenu Deperdussin, le docteur Lombard fut autorisé à se faire apporter des repas succulents composés par le maître queux du restaurant de l'Observatoire.

Et puis... il y aurait eu, chuchote-t-on, certaine promesse que le scandale serait réduit à sa plus simple expression.

C'est ainsi que, ces jours derniers, le docteur Lombard, tout à fait rassuré, déclarait au directeur de la prison : « Mes électeurs ne m'abandonneront pas, ils savent que mes faiblesses ont été pour eux ; on me tiendra compte de tout cela et je m'en tirerai avec six mois de prison. Je demanderai à aller sur le front : ce sera la grosse éponge qui me permettra, à mon retour, de briguer un siège aux élections sénatoriales... »

Oui, mais... le docteur Lombard a compté sans le capitaine Bouchardon et les juges militaires.

Ce Charlie Chaplin, dont les clowneries amusantes font la joie des amateurs de films drôles, n'a pas une vie très malheureuse. Il vient de passer contrat en Amérique, à Los Angeles, avec la Mutual Film Corporation. Rien là que de très ordinaire, bien que l'arrangement comporte pour l'heureux marchand de grimaces un salaire annuel de 670.000 francs.

Mais où le pacte commercial devient original, c'est lorsqu'on apprend qu'il est établi sur le plan *risques de guerre*. En d'autres termes, Charlie étant sujet britannique s'est engagé à ne pas quitter les Etats-Unis sans la permission de ses cocontractants.

La compagnie des films a, en outre, assuré Chaplin sur la vie pour 250.000 francs.

Cela s'appelle attacher un prisonnier avec des chaînes d'or.

Le Veilleur.

Morgue française

Ma cousine Charlotte, qui est une excellente et ardente Française, se forme la plus haute idée de notre dignité nationale. Les exploits de nos soldats ne lui emplissent pas seulement le cœur de joie et de respect, mais encore d'un orgueil, d'ailleurs trop légitime. Elle dit : « Nous tenons à Verdun, nous avons pris trois mitrailleuses, nous occupons depuis ce matin deux entonnoirs », avec une conviction et une vanité telles que le général Pétain, ou le colonel, le capitaine, le sergent de la troupe qui s'est distinguée, n'en montrent certainement point davantage. Le « nous » de Charlotte est le plus tendre et fier hommage qu'on puisse rendre à l'armée française.

Dans ces conditions, comment s'étonner si ma cousine ne peut admettre qu'il y ait au monde un seul peuple capable d'être seulement comparé au nôtre? Nos ennemis, elle a vite fait de les juger. Les neutres... ah! non, n'est-ce pas, ne lui parlez point des neutres. Quant à nos alliés...

Nos alliés, mon Dieu, Charlotte les aime, et les apprécie tous très sincèrement. Toutefois, il ne convient pas d'oublier que « nous » les valons bien, après tout. Ma cousine admire l'effort anglais, l'effort russe, l'effort italien, etc. Cependant c'est pour elle un dogme indiscuté que l'effort français atteint encore bien plus haut et bien plus loin. Aussi désapprouve-t-elle les manifestations exagérées d'amour entre combattants d'un même parti. A la victoire finale on s'embrassera, mais, jusque-là, point d'enthousiasme puéril.

Nous n'avons nul sujet de nous jeter au cou les uns des autres, déclare ma cousine, d'un ton tellement digne qu'il en est presque pincé. Je trouve assez déplacée cette extraordinaire exaltation dont on nous voit saisir chaque fois qu'un général en chef, qu'un ministre allié se rendent à Paris, afin de conférer avec notre haut commandement ou s'entendre avec M. Briand. On croirait, à constater une frénésie pareille, que nous avons besoin, absolument besoin des autres, alors qu'au contraire c'est nous qui... nous que... nous... Et plus ma cousine répète à plaisir ce « nous », plus ses lèvres en fleur se chargent de rancœur, de majesté, presque de morgue. Je connais peu de Françaises aussi hautaines.

Hier, néanmoins, je fus lui rendre visite dans l'après-midi, ainsi qu'il m'arrive souvent. Charlotte n'était pas encore rentrée, mais, au bout d'un instant, elle survint, toute rose, toute palpitante, et comme gonflée d'émotion. Sans me laisser placer un mot, sans même enlever son chapeau, elle s'écria d'une voix précipitée :

— Ah! mon cher, il est infiniment sympathique... Et d'abord, il paraît bien plus jeune en réalité que sur ses photos. Une tournure gracieuse, la taille svelte, des dents blanches, un sourire irrésistible, et un uniforme qui lui va joliment bien. Quand on pense à une telle existence, encore si courte, et déjà si belle...

— Mais, Charlotte, de qui donc me parlez-vous avec tant de lyrisme?

— Eh bien! du prince de Serbie, parbleu!

— Vous l'avez vu?

— Comme je vous vois!... Hier et aujourd'hui, j'ai passé quatre ou cinq heures à l'attendre à la gare, puis devant l'Elysée, puis rue de Rivoli... Le général Cadorna m'a produit, lui aussi, une impression profonde. Je défilais presque en voyant les soldats mettre l'arme au bras...

— Vous avez aussi été voir le général Cadorna?

— Naturellement. Cela m'a pris cinq ou six heures. J'ai couru de la gare à l'ambassade, de l'ambassade...

Croyez-moi si vous voulez : ma cousine Charlotte, transportée et presque en extase, ne tarissait plus. Je crois même avoir vu quelques larmes briller dans ses yeux.

Marcel Boulenger.

BOMBARDEMENT DE NANCY

Les journaux de Nancy publient le communiqué suivant de la préfecture :

« Les Allemands ont tiré, dans la matinée du 20 mars 1916, entre six heures et huit heures, dix-huit projectiles dans la direction de Varangéville. »

INCROYABLES ATROCITÉS

LONDRES. — On mande de Rome au *Daily Telegraph* que les gouvernements alliés ont des preuves, qui seront bientôt publiées, que les Autrichiens et les Bulgares ont perpétré d'atroces massacres en Serbie et que plus de 700.000 personnes ont péri.

Le massacre par la baïonnette étant trop lent, les bourreaux ont eu recours aux gaz asphyxiants. Dans une seule église de Belgrade, enfants et vieillards furent ainsi asphyxiés.

Les Autrichiens emploient les mêmes procédés au Monténégro.

LA JOURNÉE DU PRINCE DE SERBIE



Le prince de Serbie sortant de l'Elysée

(Voir page 5 les toasts échangés entre le prince et le président de la République.)

LA BATAILLE DE VERDUN

Les intermittences et les déplacements de l'attaque allemande

NOUVELLE ATTAQUE SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE

Après les attaques répétées et sanglantes qui leur ont livré le bois de Malancourt, les Allemands se sont contentés, durant vingt-quatre heures, de bombarder les positions qui dominent ce bois, en dirigeant le tir le plus violent sur le coteau d'Haucourt, situé immédiatement au sud de Malancourt. Ce n'est que dans la journée d'hier qu'ils ont repassé à l'attaque, sans autre résultat que de prendre pied sur la butte de Haucourt.

Il est évident que la possession du bois de Malancourt ne leur est d'aucune utilité s'ils ne poussent pas plus avant dans la direction du Mort-Homme. Mais la meilleure manière d'exploiter un premier avantage, c'est de continuer l'attaque sans aucune interruption.

Ce n'est pas la première fois que nous voyons l'offensive allemande s'arrêter dès le début. Les intermittences caractérisent toutes les attaques dirigées par l'ennemi dans la région de Verdun depuis deux semaines ; elles peuvent s'expliquer soit par la nécessité de ramener des troupes fraîches, soit par l'intention de réduire au minimum les pertes de l'attaque suivante en détruisant nos organisations défensives par un bombardement prolongé.

Ce sont deux manières, l'une directe, l'autre indirecte, d'avouer l'insuffisance des effectifs : le commandement allemand n'a jamais été économe de vies humaines ; s'il cherche aujourd'hui à ménager ses soldats, c'est qu'il craint d'en manquer demain.

Tout porte à croire, d'ailleurs, que malgré ces précautions les prochaines attaques de l'ennemi lui seront au moins aussi coûteuses que les précédentes. En effet, son artillerie est très efficacement contrebattue par la nôtre. De plus, l'expérience prouve qu'un bombardement, si violent soit-il, ne suffit pas à chasser de leurs positions, même détruites, même nivelées, des défenseurs résolus.

Après les effroyables ouragans d'artillerie des premiers jours, les Allemands ne croyaient plus trouver personne devant eux ni au bois des Caures, ni devant Beaumont, ni à l'Herbebois. Ils y ont trouvé nos soldats aux cœurs indomptables qui, sans aucun abri, étaient restés à leur poste et ont contenu l'avance de l'ennemi, l'ont même refoulé par de vigoureuses contre-attaques, jusqu'à l'arrivée des renforts.

Jean Villars.

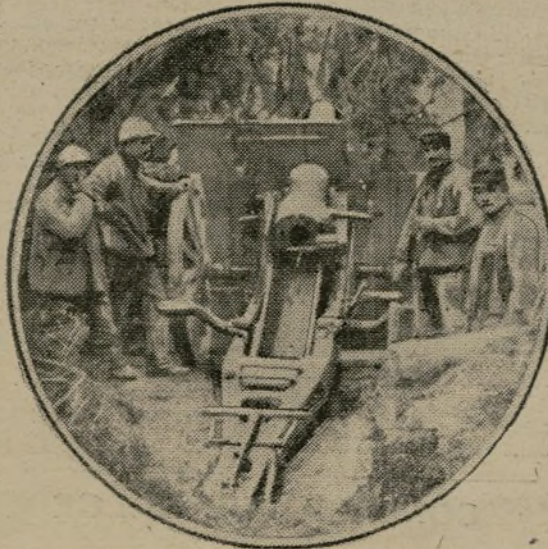
LES COMBATS SOUS DOUAUMONT

Un jeune capitaine du ... corps, qui prit part aux opérations au nord de Verdun, du 24 février au 6 mars, nous a tracé un tableau complet des scènes désolées historiques qui se déroulèrent dans le secteur de Douaumont. Son récit est la vivante monographie des journées vécues par un régiment d'infanterie depuis peu constitué et qui s'est couvert de gloire pendant la plus rude des batailles de cette guerre.

C'est dans la nuit du 24 au 25 que le régiment reçut l'ordre d'occuper les pentes sud du fort de Douaumont. Nous commençâmes à nous installer tant bien que mal sur un sol pierreux où il était fort difficile de creuser des tranchées et d'aménager le terrain.

A 10 h. 30, le 27, le bombardement de nos lignes fut effectué par l'artillerie allemande avec la violence que vous savez. Cela dura jusqu'à 13 h. 15. Le tir était tel, qu'une explosion creusait un entonnoir et qu'une deuxième explosion tout à côté le comblait aussitôt.

A 15 h. 15, les Allemands prononcèrent une attaque d'une vigueur extrême sur le village de



EN ATTENDANT L'OFFENSIVE ENNEMIE
Une pièce de 75 à la lisière d'un bois

Douaumont et ses abords. Les zouaves, qui étaient placés à gauche du régiment, eurent à un certain moment besoin de notre appui. Deux compagnies furent sur-le-champ envoyées à la rescousse. Grâce à l'agilité de nos baïonnettes, la situation fut rétablie.

A peine avions-nous terminé ce combat sur la

20 FEVRIER-20 MARS

Un mois de combats

Notes et commentaires
de "quelqu'un du front"

II

Quand un poilu, retour du front, a expliqué ce qu'est une bataille comme celle de Verdun, on ne manque pas de lui répondre : « Oui, mais s'ils avaient pris Verdun ? » Et voilà les Parisiens saisis d'un frisson parce qu'une « Gazette » allemande a écrit sans rire qu'après la prise de Douaumont, la route de Paris était ouverte.

— Mais, bonnes gens, répond le poilu avec un tranquille sourire, raisonnons un peu.

» Supposons même qu'une attaque comme celle de Verdun se soit produite en un point quelconque de la ligne où derrière les premières et deuxième positions qu'on rencontre partout il n'y a plus grand-chose, chez les Allemands comme chez nous. Une brèche est faite dans la ligne, il peut s'y engouffrer une armée — si on l'a. Supposons encore qu'on l'ait. Eh bien, si l'attaque a été locale, si de part et d'autre de la brèche, les lignes tiennent, cette armée n'ira pas loin.

» Et, en effet, lors de la première attaque où les Boches firent usage de gaz asphyxiants, en 1915, au nord d'Ypres, sur l'Yperlé, l'expérience a été faite. La surprise fut complète, et les lignes forcées; la cavalerie allemande alla jusqu'à Poperinghe, à une quinzaine de kilomètres. Mais bientôt elle trouva à qui parler; des cavaliers qui avaient passé pas un ne revint, et la poche formée sur le front par la poussée ennemie se referma peu à peu, au point que la ligne avait repris après quelques jours exactement ses premiers emplacements.

» C'était un point banal du front. Verdun n'est pas un point banal. Ce n'est plus pour nous autres une place forte appelée à jouer le rôle de place d'arrêt comme au premier jour de la mobilisation, mais c'est toujours un point fort de nos lignes, parce que le terrain est très favorable à la défensive, et qu'il est tout naturel d'utiliser ce qui existe.

» Si l'ennemi avait pris Douaumont? Peut-on croire sur la foi de ses affirmations qu'il prenait Verdun? Il ne le croit pas lui-même. Une place forte n'est plus une citadelle entourée, comme il y a quatre-vingts ans, d'une simple ceinture de fortifications, comme d'un anneau, comme d'un cercle de fer. C'est une conception simpliste que de croire qu'après avoir rompu ce cercle on n'a plus qu'à mettre la main sur la place. Il est bien évident qu'entre Douaumont et la Meuse, puisque Verdun est à cheval sur la rivière, il y a d'autres lignes de défense qui sont infiniment mieux étudiées et organisées que ne pouvaient l'être des positions avancées improvisées. En mettant les choses au mieux pour l'adversaire, on pouvait concevoir qu'après avoir enlevé la ligne de Douaumont, il procédât à l'attaque de la position suivante; qu'il pût effectuer ses tirs de barrage en arrière de celle-ci et qu'il réussît à l'enlever; on peut admettre encore que de proche en proche il soit arrivé ainsi à conquérir deux ou trois positions nouvelles. C'était bien, en effet, le plan qu'il avait conçu: après bombardement aussi intense que possible, barrage d'artillerie de gros calibre en arrière de la première position, enlèvement de celle-ci, barrage en arrière de la deuxième, enlèvement de celle-là à son tour, et ainsi de suite.

» Cela supposait, pour réussir, que la grosse artillerie, qui devait effectuer les barrages, pouvait, après enlèvement de chaque position, avancer et venir se remettre en batterie instantanément — ce qui paraît bien difficile à réaliser par les mauvais temps de cette fin d'hiver, et cela supposait aussi que le soldat français... n'était pas le soldat français, et que les Hauts-de-Meuse seraient peu ou mal défendus.

» Mais admettons que, par malchance, toutes les lignes aient cédé — des soldats aussi braves ont connu de pires destins — l'ennemi arrivait à ses fins, il réalisait l'arrière-pensée qui le tenait : prendre Verdun. Il arrivait à la partie de la ville située sur la rive est de la Meuse. Et c'était là son but. Il pouvait dire qu'il avait pris Verdun. C'eût été vrai sans l'être, attendu que la citadelle, cœur de la place, n'aurait pas cédé encore, et aurait tenu, sous son feu, les faubourgs auxquels serait parvenu l'ennemi.

» Car il y a la Meuse. Et passer la Meuse sous le feu de la défense qui se serait évidemment ressaisie sur la rive occidentale, c'est toute une affaire. Il y a tout à parier que jamais le commandement allemand n'y a même songé.

» Parvenus aux maisons de la partie est de Verdun, que des feux concentrés auraient certainement rendues intenable à l'un comme à l'autre parti, les Allemands auraient embouché les trompettes d'airain pour annoncer au monde entier leur victoire.

Et voilà, c'est tout, n'est-ce pas, marqué pour

gauche, que notre centre était gravement menacé à son tour. La première compagnie s'élança avec un entrain admirable sous la conduite du capitaine R... pour briser l'élan de l'adversaire. Elle y réussit non sans d'assez lourds sacrifices. Le capitaine R... fut, dans la mêlée, blessé d'un coup de fusil tiré à bout portant. Son ordonnance, le soldat Chrysostome, abattit l'Allemand qui avait blessé son officier et, chargeant celui-ci sur ses épaules, il le transporta, sous une grêle de balles, au poste de commandement du chef de bataillon.

Sur la droite du régiment, l'ennemi n'avait pu déboucher. Une section de mitrailleuses, sous les ordres de l'adjudant D..., fauchait les sections qui essayaient de sortir des bois.

A 17 h. 30, l'infanterie allemande renonça à l'attaque. Le bombardement n'en reprit que de plus belle pendant la nuit et au cours de la journée du 28.

Le 29 février, l'artillerie redoubla, de 12 heures à 15 heures. Mais aucune action d'infanterie ne se décida.

Ce fut à notre tour de prendre l'offensive, le 1^{er} mars. Après une préparation d'artillerie minutieuse, une reconnaissance, conduite par le sous-lieutenant D..., du ... d'artillerie, s'avança pour en constater les effets. Mais il restait encore trop de fusils. Accueillie par un feu nourri, la petite troupe rebroussa chemin.

Le lendemain, 2 mars, une nouvelle préparation permit de donner l'assaut des maisons fortifiées. La ... compagnie réussit parfaitement dans cette entreprise. Alors, les Boches, irrités de cette défaite locale, voulurent rendre notre situation intenable. A 7 h. 15, ils déchainèrent un tir véritablement effroyable de 305 et de 380. Cela dépassa tout ce qu'on peut imaginer.

L'infanterie allemande croyait que tout avait été anéanti, après cette pluie de feu qui se prolongea jusqu'à 13 h. 15. Elle se présenta en masses compactes que précédaient des groupes de volontaires et des grenadiers. Mais nos hommes qui avaient stoïquement attendu cet instant, se relevèrent d'un bond et la reçurent par une fusillade nourrie. Les mitrailleuses, de leur côté, accomplirent leur mission meurtrière. Sous le commandement du lieutenant K... (fils du ministre de la guerre qui nous dota du 75), elles exécutèrent des centaines d'assaillants.

La violence de cette attaque fut telle que, sur certains points, sept fantassins ennemis se firent tuer l'un derrière l'autre, au point même de la ligne où se brisaient successivement les vagues.

A 15 heures, les Allemands renonçaient à entamer notre ligne. Ils se vengèrent une fois de plus par un bombardement intense des positions qu'ils n'avaient pu conquérir.

A la nuit, une nouvelle tentative de l'ennemi pour enfoncer notre droite n'obtint pas plus de succès.

Le 3 mars, nous passions en seconde ligne et le lendemain nous étions relevés, non sans avoir encore essuyé les rafales de l'artillerie ennemie. Nous avions du moins la satisfaction de n'avoir pas cédé un pouce du terrain qui nous avait été confié et d'avoir infligé aux Allemands des pertes dépassant les espérances qui nous animaient lorsque nous entrâmes en lice.

Un avis du maire de Dunkerque

M. Terquem, maire de Dunkerque, vient de porter à la connaissance de la population :

« Fréquemment, des avions ennemis tentent de venir sur notre ville et sont violemment canonnés.

» Des centaines de Dunkerquois, hommes, femmes et enfants s'arrêtent au coin des rues, à regarder l'éclatement des shrapnells, sans réfléchir que les éclats destinés à l'ennemi ou même des obus non explosés retombent et peuvent tuer ou blesser.

» Les actions de guerre ne sont pas des spectacles pour les non-combattants; chacun, en ce moment, a des devoirs à accomplir et non des curiosités à satisfaire.

» Le premier de ces devoirs est de ne pas risquer de diminuer les forces de la Patrie en s'exposant ou en laissant s'exposer inutilement des femmes et des enfants.

» Quand vous entendrez le canon ou la sirène, restez chez vous; et, si rien ne vous oblige à être dans la rue, rentrez chez vous. »

COMMUNIQUÉ BELGE

L'activité de l'artillerie a été grande en divers points du front de l'armée belge et spécialement au nord de Steenstraete.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

eux, car l'opinion allemande rebondissait, et l'emprunt du 1^{er} mars devenait plus facile.

» C'était, bien entendu, un échec moral pour nous, aux yeux des neutres; mais, militairement, c'était une pure modification dans le tracé du front qui venait s'appuyer à la Meuse et qui avait bien des chances d'y rester longtemps, comme il s'est fixé sur l'Yser qui n'est pas un fleuve beaucoup plus considérable, comme il s'est fixé sur le canal de l'Yperlé, bien modeste et bien étroit, et sur lequel pourtant, nous avons tenu pendant les jours critiques d'octobre-novembre 1914. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS
du Mercredi 22 Mars (598^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de la Meuse, duel d'artillerie, très vif dans la région Malancourt-Esnes-côte 304, particulièrement violent sur le mamelon d'Haucourt. A l'est de la Meuse, bombardement intense dans la région Vaux-Damloup.

Aucune action d'infanterie au cours de la nuit.

Sur le reste du front, nuit calme.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, notre artillerie a exécuté des tirs sur les tranchées et boyaux de la seconde ligne ennemie dans la région de Steenstraete.

Au nord de l'Aisne, nous avons canonné le secteur de La Ville-au-Bois.

En Argonne, concentration de feux sur les organisations allemandes au nord du Four-de-Paris, à la Fille-Morte et dans la région Montfaucon-Nantillois. Entre la Haute-Chevauchée et la cote 285, lutte de mines à notre avantage. Nous avons particulièrement bombardé le bois de Malancourt.

A l'ouest de la Meuse, après un violent bombardement qui a duré toute la journée, les Allemands ont dirigé plusieurs attaques sur notre front compris entre la corne du bois d'Avocourt et le village de Malancourt. Toutes les tentatives faites par l'ennemi pour déboucher du bois d'Avocourt ont été arrêtées par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie. L'ennemi a pu prendre pied sur le petit mamelon d'Haucourt, à un kilomètre environ au sud-ouest de Malancourt.

A l'est de la Meuse, bombardement intense de la région Douaumont-Vaux.



La REINE MARIE DE ROUMANIE en costume national

GENÈVE. — Des dépêches de Bucarest signalent que la reine de Roumanie est gravement malade. Son état inspirerait de sérieuses inquiétudes.

[Aucune dépêche n'a confirmé, hier soir, celle-ci arrivée le matin.]

Le "Premier" d'Australie à Londres

M. Hughes, premier ministre du Commonwealth australien, qui se trouve en ce moment à Londres, est une des personnalités les plus originales des sociétés britanniques d'outre-mer. Des amis, tout récemment arrivés d'Angleterre, nous ont dit quelle vive impression reçoivent les parlementaires et les hommes d'affaires qui l'approchent de la parole et de l'allure de ce véritable chef.

Le « Premier » australien est un Gallois, comme Lloyd George; il appartient à une famille modeste, et, parti très jeune pour l'Australie, vécut dans cette colonie des années de rude labeur. Son intelligence et son ardeur au travail lui assurèrent de bonne heure une influence personnelle



M. HUGHES

dans les milieux ouvriers de là-bas, dont les idées sont si hardies; il entra au Parlement dans les rangs du parti travailliste, dont il devint le leader. Il est aujourd'hui premier ministre. Très avancé en matière de législation économique et sociale, il est, d'autre part, un fervent nationaliste; c'est lui qui décida l'Australie à voter la conscription.

Le Commonwealth s'est trouvé, grâce à sa prévoyance, préparé à la guerre, suivant un plan qui lui fut propre, et dont, en Europe, nous connaissons trop mal les détails; premier ministre en un moment particulièrement grave, M. Hughes n'hésita pas à placer sous séquestre, sans délai, tous les biens des Allemands en Australie, décision extrêmement importante, surtout pour les mines.

La semaine dernière, reçu au Pilgrim's Club de Londres, il exposait comment l'Australie a pu réunir pour la cause qui lui est commune avec les alliés trois cent mille soldats; il a fait un juste éloge de ceux qui participèrent, il y a quelques mois, aux opérations des Dardanelles; des généraux français qui s'y connaissent, Gouraud et Baidoud, ont maintes fois témoigné leur admiration pour l'entrain et le sang-froid merveilleux de ces hommes d'élite. Militairement, le Commonwealth australien s'est brillamment affirmé sur les fronts d'occident.

Economiquement, il doit jouer un rôle non moins notable. Les cercles les plus fermés de Londres se font un honneur, ces jours-ci, d'accueillir et d'écouter M. Hughes; il leur plaît d'entendre de sa bouche quelles sont les raisons profondes qui ont déterminé la chaleureuse participation de l'Australie à la guerre: « Pour qu'un grand empire démocratique reste libre, il faut que chaque citoyen combatte pour sa liberté ». L'union qu'a cimentée la guerre doit survivre à la paix; alors, elle s'exprimera par une étroite coopération économique des Dominions avec la métropole, de tout l'Empire britannique avec les Alliés.

Certes, il ne sera pas aisé de trouver la formule de cette harmonie, qui sera l'une des plus fécondes nouveautés de demain; des intérêts particuliers, des routines se coaliseront peut-être pour barrer la route à ce progrès. On peut espérer pourtant que le souci d'une commune défense contre un ennemi dont le commerce même était une arme de guerre fera comprendre à tous les alliés que cette défense-là, aussi, doit les retenir groupés.

M. Hughes est un des hommes dont le réalisme et la volonté sauront le mieux tracer le programme de ce concert nécessaire; il s'y emploie déjà et le déclarait, en une allocution très ferme, en présence de M. Balfour et de nombreuses personnalités de tous les partis. Nous espérons bientôt saluer à Paris le « Premier » australien, dont la place nous paraît marquée dans le prochain conseil économique des Alliés.

Louis Bacqué.

DEUX TOASTS QUI NE SONT PAS DE VAINS MOTS

« La France et ses alliés libéreront la Serbie. »

et le prince Alexandre a répondu avec émotion :

« ... J'embrasse tous vos soldats. »

Le premier acte de la journée officielle du prince régent de Serbie fut la visite que, dans la matinée, il consacra au général Joffre et au grand quartier général. Deux officiers, ses aides de camp, le colonel de Rieux et le colonel Fournier, attachés à sa personne, l'accompagnaient.

A son retour à Paris, vers 11 h. 30, le prince était l'objet d'une enthousiaste manifestation de la part de la foule qui l'attendait sous la pluie. Une heure après, à nouveau salué par de vives acclamations, il prenait place dans la dernière des cinq automobiles qui se dirigèrent sur l'Elysée.

Au déjeuner, offert par le président de la République et auquel Mme Poincaré souffrante et alitée ne put assister, figuraient les ambassadeurs et les ministres des puissances alliées, les présidents du Sénat et de la Chambre, les membres du gouvernement et des bureaux des deux Chambres.

Le premier toast fut porté par le président de la République qui prononça les paroles suivantes :

Monseigneur,

Le peuple de Paris s'est porté d'un mouvement unanime et spontané sur les pas de Votre Altesse Royale pour lui exprimer les sentiments de la France.

Cette ville, que la fourberie de nos ennemis représente tous les jours sous les aspects du découragement ou du désordre, vous l'avez traversée au milieu d'une foule enthousiaste, fière d'offrir l'hospitalité à un jeune prince qui ne s'est pas laissé abattre par la fortune et qui n'a pas désespéré de la justice.

Une aussi émouvante manifestation vous en a dit, Monseigneur, plus que tous les discours. Votre Altesse a pu voir par elle-même tout ce qu'il y a dans l'âme française de calme résolution et de confiance réfléchie.

Dans cette froide volonté de tenir et de vaincre, nous ne séparons pas votre cause de celle de nos alliés et de nos amis.

A la veille de la guerre, la Serbie a répondu à un ultimatum insolent par de suprêmes sacrifices à la paix européenne; elle n'en a pas moins été l'objet d'une perfide agression, depuis longtemps préméditée; elle a résisté à la force avec un courage héroïque. Sa vaillante armée a échappé aux prises de l'ennemi, elle s'est rapidement reconstituée et elle est prête maintenant pour de nouveaux combats. Avec elle, les Alliés libéreront le territoire serbe, rétabliront sur des bases solides l'indépendance et la souveraineté de votre noble pays et vengeront le droit opprimé.

Je lève mon verre en l'honneur de Sa Majesté le roi Pierre, qui s'est battu, en 1870, sous nos drapeaux et qui est resté un fidèle ami de la France.

Je lève mon verre en l'honneur de Votre Altesse Royale, digne fils du valeureux Roi Soldat.

Je bois à la grandeur et à la gloire de la Serbie.

Le prince régent répondit en ces termes :

Monsieur le Président,

La générosité de la grande nation française est connue et appréciée dans mon pays à tel point que l'accueil que le peuple de Paris m'a fait, hier, ne m'a point surpris. Il m'a, néanmoins, touché jusqu'au fond de mon cœur. Le charme et la délicatesse de sa spontanéité nous sont d'autant plus chers que nous savons qu'il reflète fidèlement les sentiments de toute la France.

Cette émouvante manifestation nous est d'autant plus chère, à mes Serbes et à moi, qu'elle ne fait que renouveler les sentiments d'amitié dont l'immortelle France ne s'est jamais dé-

partie dans ses rapports avec la nation serbe. Champion de la liberté des peuples et chevalier du droit dans la société des nations, la France n'a jamais soutenu une cause plus juste que celle de la Serbie.

Assaillis par une attaque déloyale et longuement préméditée et après tous les sacrifices que nous avons acceptés, dans l'intérêt de la paix européenne, mes soldats et moi nous avons combattu avec toutes nos forces un ennemi plus nombreux et mieux outillé et nous avons la fierté de croire que nous n'avons pas démerité de nos grands alliés et amis. L'immense disproportion des forces en présence nous a obligés à nous replier jusqu'aux extrêmes limites, afin de conserver nos forces et de reprendre la lutte pour le Droit et pour la Justice. Le peuple de Paris en acclamant, hier, dans ma personne toute mon armée a prononcé, par son intelligente intuition, son jugement aussi bien sur notre présent que sur notre avenir.

Aujourd'hui comme hier, nous luttons pour la liberté de toute notre race, et dans la vengeance du droit opprimé nous entrevoyons l'aurore de notre libération définitive. Il m'est doux, Monsieur le Président, d'entendre cette promesse de votre bouche, il m'est doux surtout de voir que c'est la résolution de tous nos alliés et amis.

S. M. le Roi, mon père, m'a fait aimer la France, dès mon berceau. Il a communiqué ses sentiments au plus jeune de nos soldats. Les héros qui, en protégeant de leurs poitrines vos frontières émerveillent le monde par leur courage, n'ont pas d'admirateurs plus affectueux que le combattant de 1870 dans l'armée de la Loire.

Il sera très sensible au souvenir que la France, sa seconde patrie, lui a gardé et je vous exprime, Monsieur le Président, en son nom ma sincère gratitude ainsi que je vous présente toute ma reconnaissance de l'accueil que vous nous faites, en vous priant de présenter à Madame Poincaré mes hommages et mes regrets de l'absence de son charme à cette table.

Je voudrais que les sentiments de ma reconnaissance arrivent jusqu'à tous vos soldats et marins. Je les embrasse tous en levant mon verre à votre santé, Monsieur le Président, et à celle du gouvernement de la République, à la grandeur de la France et à notre victoire.

Un détachement serbe à Paris

Hier matin, à 8 h. 10, un détachement serbe, composé de deux cents sous-officiers et soldats, et cent soixante-dix-huit officiers supérieurs et subalternes, débarquait à la gare de Lyon, où il était reçu par le colonel Michel, attaché militaire de France en Serbie. Ce détachement d'officiers et de sous-officiers a été conduit par un officier d'état-major de la place dans une des casernes du centre de Paris.

Nous commencerons demain vendredi la publication de :

UN CŒUR BLESSÉ

par Edouard PONTIÉ

histoire d'une petite Parisienne que la guerre surprend en Allemagne.

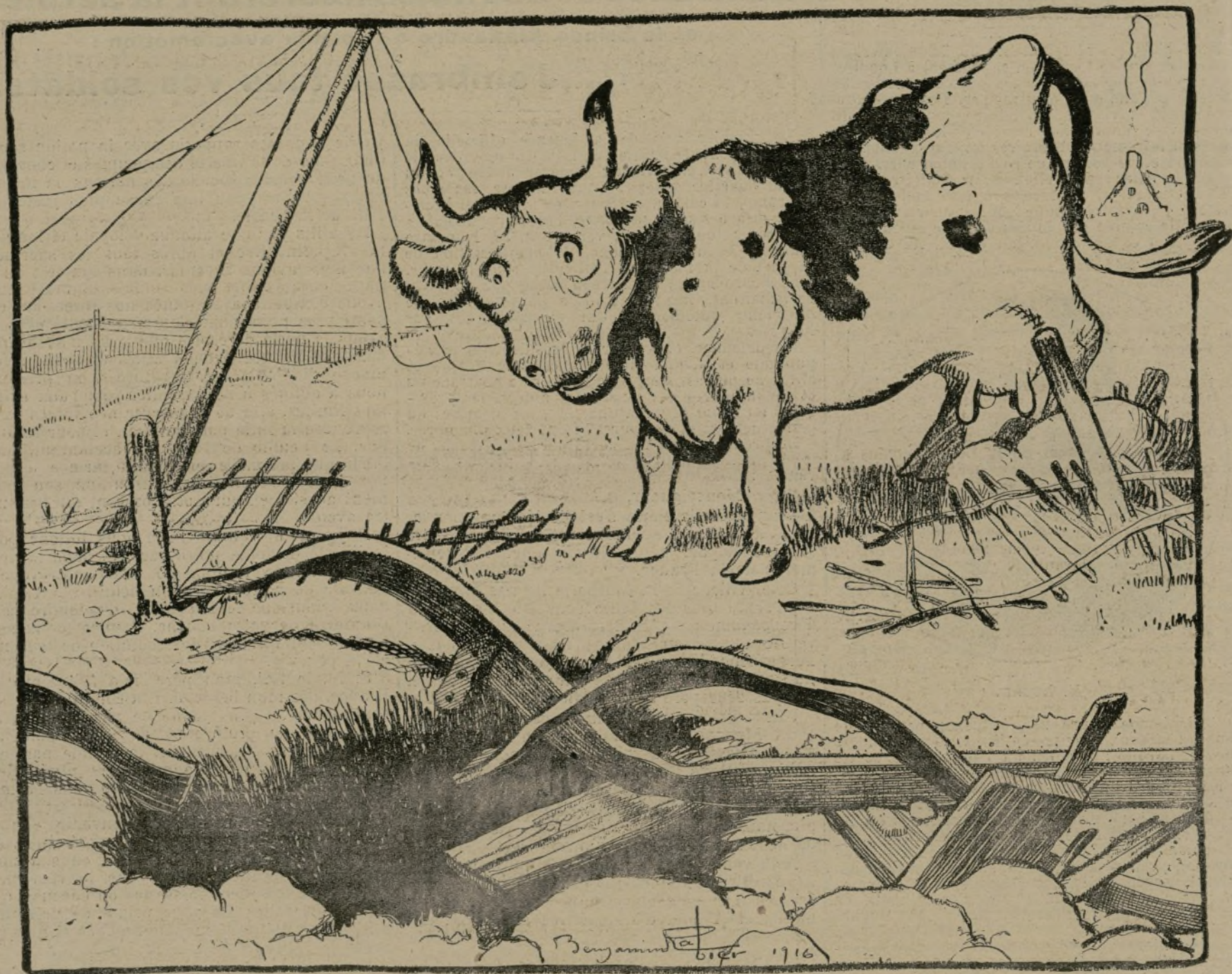
On lira avec intérêt ces aventures d'une courageuse Française en butte, de l'autre côté du Rhin, aux plus odieuses persécutions.

VOIR AUJOURD'HUI
nos dépêches de
DERNIÈRE HEURE
en page 7

Ayuntamiento de Madrid

Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY

Un obus sur la voie, par BENJAMIN RABIER



--- Oh!... la guerre!... Ne plus voir passer les trains...

La participation française à l'exposition de San-Diég

Nos lecteurs se souviennent du récent article consacré ici-même par M. de Royaumont à la question des trésors artistiques que la France avait exposés à San-Francisco. On sait qu'à la suite du succès obtenu par la section française les dirigeants de la « Panama California Exposition » demandaient l'autorisation de présenter dans le palais de San-Diego certains éléments de notre participation.

D'accord avec le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts et avec le Comité français des expositions à l'étranger, le ministre du Commerce et de l'Industrie a décidé d'accueillir cette demande. C'est ainsi que des pièces de nos plus riches collections, d'importants spécimens de notre art et de notre industrie ont été envoyés à San-Diego où ils sont actuellement exposés.

Avant-hier a eu lieu l'inauguration de cette exposition.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

AU CONSERVATOIRE

Mme Segond-Weber, sociétaire de la Comédie-Française, est nommée membre du conseil supé-



Mme SEGOND-WEBER

(Phot. Femina.)

rieur d'enseignement du Conservatoire national (section des études dramatiques); en remplacement de M. Mounet-Sully.

Nouvelles parlementaires

La distribution du premier million de la « Journée du Poilu »

En conformité de ses délibérations antérieures, le comité de la « Journée du Poilu » a décidé de procéder immédiatement à la distribution du premier million par l'intermédiaire des chefs de corps.

La défense contre les mines

M. Charles Chaumet a exposé hier, à la commission de la marine de guerre, les mesures prises pour la défense contre les mines. La commission a ensuite chargé une délégation de se rendre à Toulon pour suivre diverses expériences et examiner certaines questions relatives à l'artillerie et à l'aviation.

La commission a adopté, d'autre part, les conclusions d'un rapport sur l'organisation de l'administration maritime.

Les marchés à livrer passés avant la guerre

La commission du commerce a adopté avec quelques modifications la proposition de loi de M. Failliot, relative aux marchés à livrer conclus avant la guerre.

Aux termes de l'article principal de cette proposition, les marchés et contrats ayant un caractère commercial, conclus avant le 1^{er} août 1914 et qui comportent soit des livraisons de marchandises ou denrées, soit d'autres prestations successives, peuvent être résiliés sur la demande de l'une quelconque des parties, s'il est établi qu'à raison de l'état de guerre l'exécution des obligations de l'un des contractants doit entraîner pour lui des charges ou lui causer un préjudice dont l'importance dépasserait de beaucoup les prévisions qui pouvaient être raisonnablement faites à l'époque de la convention.

La résiliation est prononcée, selon les circonstances, avec ou sans dommages-intérêts.

La commission a adopté, d'autre part, sans modification, le projet voté par le Sénat sur les inventions brevetées intéressant la défense nationale.

DERNIÈRE HEURE

L'Italie est solidaire de la Belgique

Une déclaration du sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères

ROME. — A la Chambre, le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, M. Borsarelli, répondant à une question de M. Giretti, déclare qu'il ne voit pas comment on pourrait attribuer un caractère sibyllin au consentement donné par l'Italie à une des conditions de la paix posées par les nations qui garantissent la neutralité de la Belgique qui se sont mises d'accord avec nous dans la convention de Londres.

« Par notre déclaration, dit-il, nous avons accepté qu'on fixât comme condition de paix l'indépendance politique et économique de la Belgique, et que cet Etat fût largement indemnisé des dommages qu'il a subis.

« Le représentant de la Belgique nous a exprimé sa satisfaction pour notre attitude envers son pays qui est l'objet de si vives sympathies de notre part. En outre, la Chambre consentira que je réponde, non seulement catégoriquement, mais aussi avec fierté que personne au monde n'a pu et ne pourra avoir même l'ombre d'un doute au sujet de notre loyauté dans tous nos actes. (Vive approbation.)

M. Giretti, prenant acte des loyales et solennelles déclarations de M. Borsarelli, conclut en se disant heureux de constater que le gouvernement et le peuple italiens concordent pour vouloir la résurrection de l'héroïque Belgique. (Applaudissements.)

Le général Cadorna à Londres

LONDRES. — Le général Cadorna, commandant en chef des armées italiennes, est arrivé à Londres cet après-midi, à 3 h. 10. Il a été accueilli à la gare par l'ambassadeur d'Italie, lord Kitchener, lord French, le consul d'Italie, le général Marisini et plusieurs autres officiers italiens et par des membres de la Chambre de commerce italienne.

Le général Cadorna, après avoir échangé quelques cordiales poignées de main, s'est rendu en automobile à son hôtel. A sa sortie de la gare, il a été chaleureusement accueilli par la foule.

Le général Cadorna a dîné avec lord Kitchener et a été reçu ensuite par le roi.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Sur le front, depuis Rovereto jusqu'aux hauteurs de Gorizia, l'ennemi a multiplié son action moyennant une grande dépense d'artillerie et de petites avances d'infanterie; cette action avait pour but de chercher de faciles succès contre quelques-unes de nos positions les plus avancées au delà des lignes de résistance; elles ont été repoussées partout dans la journée d'hier. Des duels d'artillerie particulièrement intenses ont eu lieu dans la vallée de Sugana et le Haut Cordevole, le long de la frontière de Carnie.

Sur le haut Isonzo et sur les hauteurs de Gorizia, notre artillerie a contrebattu avec énergie les batteries de l'adversaire et endommagé sur plusieurs points les lignes ennemies.

De petits combats d'infanterie dont l'issue nous a été favorable ont eu lieu au sud-est de Rovereto, aux environs de Forcella et Cuel (Rio Granada-Fella) et sur les hauteurs de Gorizia.

La nuit a été plus intense autour de Baonilaz, dans le bassin de Plezzo où, après une longue préparation par l'artillerie et les mitrailleuses, l'ennemi a réussi à atteindre quelques-unes de nos tranchées les plus avancées, mais d'où il a été immédiatement rejeté par une violente contre-attaque.

Une calme relatif a régné dans la journée d'hier sur le Carso.

Communiqué britannique

La nuit dernière, deux explosions de mines par l'ennemi n'ont infligé aucune perte à nos troupes. Combats à la grenade dans les entonnoirs causés par l'explosion de mines au nord-est de Vermelles. Situation sans changement.

Aujourd'hui, nous avons bombardé avec succès avec nos canons et nos mortiers de tranchée la position ennemie au sud-ouest de Wez-Macquart.

NOUVELLES DE MACEDOINE

Les Allemands s'apprêtent Les Bulgares se mutinent

ROME. — On mande de Salonique au *Messenger* qu'une certaine activité est signalée dans les lignes allemandes de Macédoine. La préparation aérienne est poussée très activement près du village de Maritza où l'on a construit un hangar pour zeppelins et un atelier de réparations occupant 800 ouvriers.

L'état d'esprit du peuple bulgare préoccupe vivement le gouvernement; de nouveaux régiments se sont mutinés; un officier a été tué.

L'échec allemand devant Verdun, quoique tenu aussi secret que possible, a produit une grande impression. Le mécontentement de la population augmente devant l'attitude des Allemands qui réquisitionnent toutes les denrées.

Des troubles se sont produits à Hompalanka, Jamboli et Breznik : la foule descendue dans la rue, a saqué les magasins et accueilli les troupes à coups de fusil et de pierres; les troupes ont répondu par des charges à la baïonnette; il y a eu plusieurs morts et de nombreux blessés; le conseiller de préfecture Sbouroff est parmi les morts.

L'activité sur le front russe

PÉTROGRAD. — *L'Invalide Russe*, organe du ministère de la Guerre, constatant l'activité réciproque toujours croissante qui se manifeste sur le front russo-allemand, dit que les opérations de l'ennemi contre Riga se concentrent actuellement comme auparavant dans la direction des ailes, mais que jusqu'ici, toutes ses tentatives sont stériles.

Le même journal ajoute :

« Nos positions dans la région de Riga assurent la protection de la ville.

« Nos positions à Jacobstadt forment une deuxième ligne fortifiée; la troisième est formée par nos positions de Dvinsk.

« Nos troupes qui ont pris énergiquement l'offensive ont pour objectif la ligne Dvinsk-Vilna; si elles dépassent la ligne ferrée, elles auront coupé en deux les forces allemandes qui opèrent auprès de Dvinsk et dans la région de Vilna. »

Le communiqué russe

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Au sud de la région de Dvinsk, les violents combats d'artillerie continuent.

Dans la région à l'est de Tverscz, nous avons repoussé une contre-attaque ennemie sur Veliko-Selo.

Dans la région à l'est de Gocoutzisk, nos troupes ont enlevé une ligne de tranchées avancées de l'ennemi, près de Boutzilisk.

En enlevant une tête de pont près du village de Mikhalche, nous avons pris deux canons et d'autres trophées.

La plupart des défenseurs de la tête de pont ont péri dans un corps à corps.

FRONT DU CAUCASE

Sur le front du littoral, nos éléments ont progressé, après un combat, de quelques verstes encore dans la région de l'ouest.

Les Turcs ont évacué Erzingan

LONDRES. — Selon une dépêche d'Amsterdam aux journaux, on apprend de Bucarest que les Turcs, après avoir fait sauter tous leurs dépôts de munitions à Erzingan, ont évacué cette ville.

[Erzingan ou Erzindjan est une ville arménienne de 30.000 habitants dans le vilayet d'Erzeroum, sur l'Euphrate occidental. Elle est aussi le siège du X^e corps d'armée turque.]

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

ROME. — Le *Corriere d'Italia* écrit que le prince Raman-Manon, fils du rajah de Cochin, étudiant à l'Université d'Heidelberg, qui, depuis le commencement de la guerre, était retenu à Heidelberg, a été remis en liberté à la suite de l'intervention du pape.

BERNE. — D'après les *Dernières Nouvelles de Leipzig*, la quantité de beurre attribuée à chaque habitant de Leipzig pour la présente semaine est de nouveau réduite à 1/8 de livre. La carte de sucre est instaurée à partir du 22 mars. Chaque habitant aura droit à une demi-livre de sucre par semaine.

Les Allemands continuent à torpiller les neutres

Après la *Tubantia*, ils coulent le *Skodsborg*, navire danois.

Le gouvernement hollandais suit avec une extrême attention l'affaire de la *Tubantia*. Une note alambiquée de Berlin annonce que, suivant instructions reçues de La Haye, le ministre de Hollande avait invité le ministère allemand des Affaires étrangères à ouvrir une enquête fondée sur la déposition des naufragés, puis que des renseignements ayant été fournis par le ministre d'Allemagne à La Haye, aucune réclamation n'avait été produite à Berlin.

Sans doute, la Hollande n'a pas encore pris un parti définitif; elle s'informe: on télégraphie de Rotterdam à Londres que des scaphandriers ont été envoyés pour examiner la *Tubantia* et sont déjà au travail. Des officiers de marine hollandais les accompagnent et vont examiner toutes les trouvailles qu'ils pourraient faire.

Huit navires marchands appartenant à divers propriétaires et qui s'étaient réfugiés en Hollande depuis le torpillage de la *Tubantia* vont être maintenant envoyés en Amérique pour y chercher des céréales. Ils seront, pour assurer leur sécurité, convoyés par d'autres navires armés.

Un nouvel acte de piraterie contre un vaisseau neutre doit inviter les Hollandais à la plus extrême vigilance : le navire danois *Skodsborg* a été torpillé dimanche, sans avertissement; un mécanicien et deux chauffeurs manquent; un officier et un matelot sont gravement blessés. Le gouvernement danois n'attend, pour protester énergiquement à Berlin, que le rapport détaillé du capitaine qui a été sauvé.

Une conférence à La Haye

LA HAYE. — Une conférence a eu lieu cet après-midi au ministère de l'Intérieur entre les ministres de l'Intérieur, de la Marine et de l'Agriculture, et les délégués de la Fédération des marins; ces derniers demandaient au gouvernement de prendre des mesures pour sauvegarder la vie des marins traversant la Manche; plusieurs mesures ont été prises en considération, mais aucune n'a encore été publiée.

La Fédération des marins déclare que le gouvernement approuve l'attitude des marins et envisage les mesures qui auront pour but de rendre la traversée de la Manche moins dangereuse.

Le ministre de la Marine recommande la traversée par le nord de l'Ecosse, en ce moment.

La question de la guerre sous-marine ne sera pas discutée au Reichstag

GENÈVE. — La commission des doyens du Reichstag se réunira aujourd'hui avant la séance pour se mettre d'accord sur la question de la guerre sous-marine.

Les résolutions seront probablement transmises à la commission du budget; on ne les discutera pas.

Le bombardement de Zeebrugge a été efficace

AMSTERDAM. — Selon des informations très sûres, les dommages causés par le raid des avions alliés sur Zeebrugge, lundi, sont très étendus. Pendant le bombardement, trente-quatre aéroplanes étaient clairement visibles.

Des batteries côtières et de nombreux canons ont été détruits. D'autres ont été tellement endommagés qu'ils ont été envoyés à Essen pour y être réparés.

Des aéroplanes allemands ont été également démolis.

Un sous-marin a été aperçu près des eaux territoriales hollandaises tenant évidemment à éviter les points bombardés. Plus tard, un contre-torpilleur allemand était hâtivement remorqué en rade par un autre.

Deux cents soldats d'infanterie et des canonniers ont été tués.

Un train-hôpital, provenant de Zeebrugge, a traversé Gand avec 350 blessés, victimes du raid des alliés.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il ne coûte que 1 fr. 45 le demi-kilo.

C'est la meilleure des margarines.

Le « TIP » se conserve mieux que le beurre.

Livraison à domicile dans tout Paris.

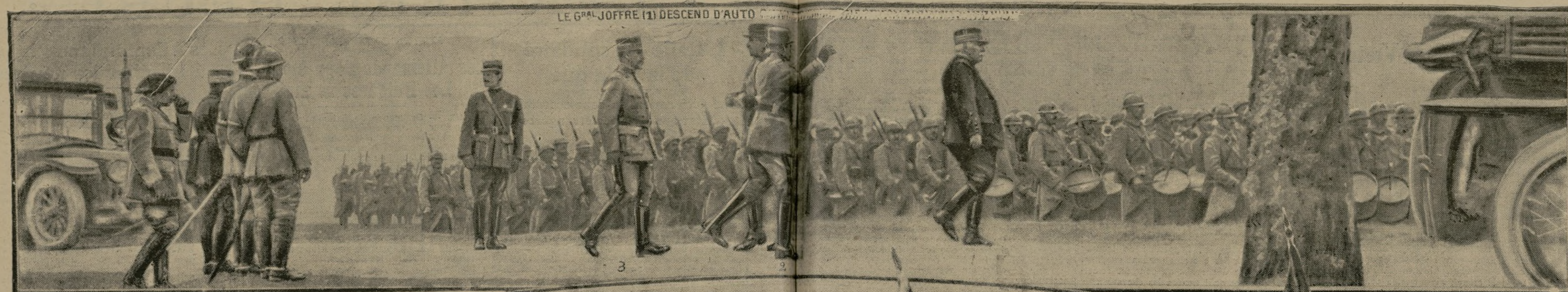
Expédition Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

Ayuntamiento de Madrid

Une des braves divisions de Verdun reçoit les félicitations du généralissime Joffre



Le général Joffre est venu passer en revue une division qui a subi devant Verdun le tout premier choc de l'armée allemande, et qui notamment a contribué par sa bravoure et son « cran » admirables à nos succès sur plusieurs

points où l'ennemi fut le plus particulièrement décimé. Rarement salut au drapeau fut plus poignant. Et l'on peut dire que le généralissime était aussi ému que ses poilus, quand il les félicita d'avoir été si braves, si tenaces, si magnifiquement Français.

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

Dans le Sentier de la Vertu

VII

Dans le Sentier de la Vertu... au Bois. Il est midi.
M. d'Horty et Pierre de Garde arrivent à cheval dans l'allée des Acacias.

M. d'HORTY. — Eh bien ! ça va ?...

PIERRE DE GARDE. — Mieux que je ne m'y attendais !... J'avais tellement peur de ne plus pouvoir monter à cheval... Je sais bien qu'un officier de cavalerie avec un seul bras, ça n'est pas le rêve... mais, tout de même, je crois que... (il cherche) que je ne serai...

HORTY. — Que vous ne serez manchot que de nom ?...

PIERRE DE GARDE. — Ma foi oui !... Je l'espère !...

HORTY (il montre un uniforme bleu horizon, qui suit l'allée des piétons). — Ah ! voici le sympathique vicomte de... (il cherche). Ah ! zut !... J'oublie toujours son nom ! Il attend, ainsi qu'il a coutume de faire chaque jour... (il s'arrête).

PIERRE. — Quoi ?...

HORTY. — La petite Limeuil... (mouvement de Pierre). Allons, bon !... Voilà que ça vous donne un coup !...

PIERRE. — Évidemment, ça me donne un coup !... mais pas comme vous l'entendez !... Pour ça, je connais trop Risette... Je ne suis pas, je n'ai jamais été amoureux d'elle... C'est pas du tout mon modèle... au moral, parce que, le physique... Ah ! il n'y a pas à dire... le physique est réussi...

HORTY (il regarde sa montre). — Elle est en retard la petite dame !... (Il s'arrête, ahuri, devant Mme de Sermaize, qui vient de sortir du Sentier et s'avance vers l'allée des cavaliers.) Oh !... oh !... par exemple !...

M^{me} DE SERMAIZE. — Oui !... C'est moi !... Vous êtes étonné de me voir sortir du Sentier de la Vertu, hein ?... et moi aussi... Ça ne m'arrive pas souvent... Mais il faisait si beau ce matin que c'était le cas on jamais de faire faire un petit tour à Patapouf !... Allons, bon ?... Où est-il ce mauvais chien ?... (Elle regarde autour d'elle, d'un air éperdu.)

PIERRE. — Il est là...

M^{me} DE SERMAIZE. — Où ça ?... Pourquoi ne vient-il pas quand on l'appelle ?...

PIERRE. — Mais il ne peut pas venir plus près... il est assis sur un petit, petit coin de votre robe qui traîne dans l'allée...

M^{me} DE SERMAIZE (rassérénée). — Ouf !... J'ai eu peur !... C'est idiot, mais l'idée de perdre Patapouf m'affole... Il mourrait que j'en prendrais mon parti... Nous mourrons tous !... Mais la vision du chien perdu, errant, livré à la méchanceté des voyous et au zèle des sergots, m'est horrible !... (Elle se baisse et embrasse Patapouf qui s'est dressé contre elle et qui se rasseroit immédiatement à la même place.)

HORTY. — Il a retrouvé son petit coin... et il peut se flatter d'avoir mis la main sur une rareté... C'est pas précisément la main qu'il y a mis, mais c'est une façon de parler... C'est vrai !... Une robe qui traîne, même de deux centimètres, il y a longtemps que ça ne s'est vu !...

M^{me} DE SERMAIZE. — Évidemment... mais je ne suis pas à la mode pour deux sous, qu'est-ce que vous voulez ?...

HORTY. — Je veux que vous restiez telle quelle, parbleu !... Vous pensez bien que je serais désolé de voir la bonne vieille amie que vous êtes augmenter le nombre des petites filles de soixante ans qui jonchent Paris étonné !...

PIERRE (il rit). — Ah ! le fait est que c'est plutôt rigolo ! J'ai rencontré hier, rue de la Paix, Mme de la Réole avec une coquille de petite robe grenat qui lui arrivait aux mollets... et quels mollets !...

HORTY. — Des mollets en pots de beurre... qui s'étendent du jarret à la cheville... je les connais admirablement...

M^{me} DE SERMAIZE. — Il n'y a pas de quoi être fier !...

HORTY (il rit). — Je veux dire que je connais admirablement ce genre de mollets... Quant à ceux de Mme de la Réole, spécialement, je...

M^{me} DE SERMAIZE. — Quand on parle du loup... (Elle montre une grosse dame en amazone, qui arrive à pied. Un groom également à pied, qui conduit en main deux chevaux, la suit.)

HORTY. — Tiens !... Oui !... C'est la mère La Réole, en chair et en os !...

PIERRE. — En chair surtout !...

(La grosse dame aperçoit le groupe et se dirige vivement vers lui.)

HORTY. — Ah ! nom d'un petit bonhomme !... Voilà qu'elle nous fonce dessus !...

M^{me} DE LA RÉOLE (une très grosse dame de cinquante et quelques années, qui se défend de toutes ses forces à coups de henné, de corset, de massages, etc..., etc...). Elle arrive aussi vite que le lui permet son poids). — Ah ! Monsieur d'Horty !... C'est la Providence qui vous met sur mon chemin.

HORTY (inquiète). — Pourquoi donc ça, Madame ?...

M^{me} DE LA RÉOLE. — Parce que... (à Mme de Sermaize) : Bonjour, chère amie !... (à Horty). — En me voyant comme ça, à pied... qu'est-ce que vous vous êtes dit ?...

HORTY. — Je me suis dit que faire du footing en amazone, c'est pas une idée ordinaire !...

M^{me} DE LA RÉOLE. — Évidemment !... Figurez-vous que j'ai été prise d'une crampe atroce... Je suis descendue pour marcher un peu, espérant que ça passerait...

HORTY. — Et ça augmente ?...

M^{me} DE LA RÉOLE. — Non... C'est fini !... Seulement, du Pré-Catelan ici, impossible de trouver quelqu'un pour tenir les chevaux pendant que mon homme me remettra à cheval... ou pour me remettre à cheval pendant qu'il tiendra les chevaux...

HORTY (précipitamment). — Je vais les tenir !... (il descend de cheval.)

M^{me} DE LA RÉOLE. — Donnez plutôt votre cheval... Joseph ! prenez le cheval de monsieur...

(Horty s'approche d'un air résigné et croise ses mains en corbeille. Mme de la Réole y pose son pied.)

M^{me} DE LA RÉOLE. — Vous m'enlevez à trois, n'est-ce pas ?... (elle compte) : un !... deux... et trois !... (Elle fait mine de s'enlever. Horty pousse de toutes ses forces, mais elle reste accrochée à la fourche, sans parvenir à se hisser. Des passants regardent, amusés et rigoleurs. Horty est horrifié.)

UN GOSSE QUI VEND DES VIOLETTES (à Horty). — C'est trop gros, m'sieu !... Vaut mieux faire deux voyages !... (On se tord.)

(Le groom s'approche de Mme de la Réole et la met à cheval, laborieusement.)

M^{me} DE LA RÉOLE (souriante, à Horty). — Merci !... Vous m'avez sauvé la vie !... (Elle part au galop.)

HORTY (féroce). — Petit folle, va !... En voilà encore une que le communiqué de Verdun n'inquiète pas beaucoup !...

M^{me} DE SERMAIZE. — A propos du communiqué... vous n'avez pas vu Risette ?...

HORTY. — Non... Mais pourquoi le communiqué vous fait-il penser à elle ?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Parce qu'il fait penser à la bataille... et que la bataille me fait penser à Paul de Limeuil, et que...

HORTY. — Compris... J'avoue qu'au premier abord...

M^{me} DE SERMAIZE. — Je vous ai dit que j'étais sortie pour promener Patapouf... et c'est vrai... Mais j'avais surtout envie de rencontrer Risette !... Ça m'amuse de la voir à cheval... C'est moi qui l'y ai mise quand elle avait six ans... Elle monte dans mon genre...

HORTY. — Pas si bien...

M^{me} DE SERMAIZE. — Peut-être pas tout à fait... Mais elle est plus jolie... elle m'est un régal de l'œil... Comment diable n'est-elle pas encore là ?... Est-ce qu'elle ne vient plus à la même heure ?...

HORTY. — Habituellement si !... Mais si elle vient, vous ne pourrez pas vous rincer l'œil...

M^{me} DE SERMAIZE. — Parce que ?...

HORTY. — Parce que, pour l'instant, elle vient à pied... (Il louche furtivement vers le Sentier de la Vertu, où on distingue au loin Risette et le vicomte de Paroly.)

M^{me} DE SERMAIZE (ahurie). — A pied ?... Risette qui ne peut pas faire un pas... D'abord, parce qu'elle a ça en horreur, ensuite à cause de ses talons trop hauts... (Elle suit le regard de M. d'Horty.) Comment ?... elle se promène là-dedans... avec l'homme au turban ?... (Horty fait signe que oui.) Tous les deux ?...

HORTY. — Tous les deux...

M^{me} DE SERMAIZE. — Oh !... (prenant son parti). Ben, ils vont être trois !...

(Elle s'engouffre brusquement dans le Sentier de la Vertu, en faisant chavirer patapouf, toujours assis sur son petit coin de robe.)

HORTY. — Quatre !... N'oubliez pas Patapouf !... (Patapouf s'élance derrière sa maîtresse, en donnant de la voix comme un chien de meute.)

PIERRE (amusé). — Il va faire un nez, l'homme au turban !...

UN CONFLIT DE JURISPRUDENCE

LE TRAFIC D'INFLUENCE

Sur une plainte du ministère de la Guerre, M. Drioux, juge d'instruction, avait été chargé d'ouvrir une information contre M. Payen, inculpé d'escroquerie. Ce dernier avait passé avec l'administration militaire un marché pour la fourniture de 100.000 couvertures au prix de 7 fr. 50 l'une. Sur les 750.000 francs que portait la fourniture, M. Payen toucha une avance de 75.000 francs, et il livra immédiatement 1.000 couvertures. Le juge Drioux, par l'examen des pièces constata que le délit d'escroquerie ne pouvait être relevé contre M. Payen, l'avance qui lui avait été consentie se trouvant en partie couverte par une première livraison établissant un commencement d'exécution du marché. Cependant, au cours de son information, le magistrat instructeur découvrit que le marché avait été donné à M. Payen par l'intermédiaire de M. Fournier, attaché au cabinet de M. Bienvenu-Martin, ministre du Travail. De ce fait, l'inculpation pour escroquerie se transformait en celle de trafic d'influence. Or nous avons déjà rappelé, pour une affaire similaire, que les articles 177-179 du Code pénal sont l'objet d'une jurisprudence de la Cour de cassation aux termes de laquelle le corrupteur ne saurait être poursuivi. D'autre part, le 3^e conseil de guerre saisi d'une affaire de même genre a inauguré dernièrement une jurisprudence contraire qui a reçu l'approbation du conseil de révision, autorité suprême de la justice militaire.

Afin d'éviter un conflit de jurisprudence entre la Cour de cassation et le conseil de révision, le gouverneur militaire de Paris, en vertu de la loi sur l'état de siège qui donne aux conseils de guerre une compétence générale, a invité M. Drioux, juge d'instruction, à se dessaisir de cette affaire.

En conséquence, le dossier « Payen-Fournier » a été remis hier à la justice militaire qui va en continuer l'instruction.

Cette décision a une importance particulière dans les circonstances actuelles, à la veille du procès « Lombard-Garfinkel et consorts » dont plusieurs inculpés, dit-on, se proposeraient d'invoquer la jurisprudence de la Cour de cassation.

TRIBUNAUX

Escroquerie au mariage

La dixième chambre correctionnelle, présidée par M. Hubert du Puy, a condamné hier, un artiste lyrique, Antourville, à dix-huit mois d'emprisonnement et 50 fr. d'amende. Antourville, inculpé d'escroquerie au mariage, a été, en outre, condamné à restituer à sa victime la somme de 22.500 francs.

Le mariage du zouave

Petit, zouave au 1^{er} régiment, blessé à la tempe droite par un éclat d'obus, avait obtenu une permission de quatre jours pour Bordeaux, où il devait se marier. Les formalités l'obligèrent à s'octroyer une prolongation de quelques jours. Le zouave comparait hier, devant le premier conseil de guerre, sous l'inculpation de désertion. M. Henri Géraud a obtenu l'acquiescement de Petit.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

Les Elégances Parisiennes

Ce ne sont pas seulement les élégantes qui salueront la naissance de cette revue mensuelle de la mode, mais encore tous ceux qui s'étonnaient et s'indignaient en constatant qu'avant le 2 août 1914 la presque totalité des journaux de modes publiés à Paris et en France appartenaient, ouvertement ou clandestinement, à des inspireurs ou « entrepreneurs » allemands et autrichiens.

Les *Elégances Parisiennes* sont « la publication officielle des Industries françaises de la mode ». Leur premier numéro vient de paraître. Il représente infiniment plus qu'un brillant spécimen d'édition nouvelle. Il dépasse assurément, par la portée morale qu'il doit avoir, le but matériel qu'il se propose. C'est mieux qu'un journal de modes riche de documents, irréprochable dans sa présentation. C'est une preuve tangible de cette volonté qui, désormais, anime les Français, d'être maîtres enfin chez eux, de ne plus subir l'influence ou les contraintes étrangères.

Quand la guerre éclata, nous ne comptions pas, dans nos frontières, moins de soixante-cinq journaux de modes qui prenaient leur secret mot d'ordre à Berlin ou à Vienne ! La mode parisienne, cet art si français qui se donne pour objet de conseiller, d'harmoniser les grâces féminines, était devenue une industrie, une spéculation boche. Autour de nos grands couturiers qui, navrés et impuissants, voyaient monter ce flot détestable, toute une librairie de la mode pillait nos inventions, s'ingéniait à mettre nos idées au service des industriels germaniques, corrompait, ou pour mieux dire, tentait incessamment de corrompre les sources de notre goût, dénaturant ses productions et les réadaptant à des conceptions ou à des intérêts d'outre-Rhin. Il n'était pas jusqu'aux gravures de ces journaux, qui, à côté de leurs textes, ne trahissaient la vraie pensée de nos créateurs nationaux. L'esprit, le charme du crayon français se cédaient, en ces feuilles, à la lourdeur ou à la niaiserie pédante d'un dessin cosmopolite.

Comment d'ailleurs eût-il pu en être autrement ? La grâce de Paris, l'esprit de notre luxe ne peuvent être rendus que par ceux mêmes qui vivent en cette ambiance... Il faut avoir erré souvent rue de la Paix pour comprendre tout ce que nos grands couturiers mettent d'art en une petite robe simple...

Les *Elégances Parisiennes* ont résolu de prouver ce que peut être la grâce française interprétée par les meilleurs artistes de chez nous. La grande Maison Hachette qui les édite veut tenter ce tour de force en pleine période troublée et mit à la disposition des couturiers et des grands industriels toute sa puissance commerciale et sa volonté de participer à l'« autre guerre ».

Le fait vaut d'être signalé : c'est la première fois — heureux présage — qu'un accord de ce genre et de cette importance s'établit, d'abord entre les Chambres syndicales réunies en Délégation des Industries créatrices de la mode, ensuite entre celles-ci et une grande maison d'édition. Cette cohésion d'idées et d'action, dès le premier numéro des *Elégances Parisiennes*, a porté ses fruits. Toutes les femmes françaises voudront connaître la véritable mode de Paris que leur apporte le journal en des planches artistiques élégantes où tous les grands couturiers ont tenu à signer afin de prendre leur part dans ce bon combat. Ils auront contribué par ce joli geste, à rehausser leur prestige dans le monde entier puisque les *Elégances Parisiennes* paraissent dès aujourd'hui en quatre langues : français, anglais, espagnol et italien, répondant à l'appel des plus lointaines contrées qui, depuis le début des hostilités, se sont aperçues avec stupefaction qu'elles puisaient leurs renseignements d'élégance au centre même du mauvais goût germanique.

Rien de semblable n'existera plus : les admirateurs de la mode parisienne, c'est-à-dire tous ceux qui aiment la grâce légère unie au goût le plus sûr, sauront où trouver l'information la plus abondante et la plus variée, mais stylée de distinction, de discrétion française, à l'exclusion de toute extravagance outrancière.

Les *Elégances Parisiennes* peuvent, à juste titre, inscrire en tête de leur programme : « Paris crée la mode : c'est à Paris que le monde entier vient (et viendra) chercher le secret de l'élégance. »

COURS ET CONFÉRENCES

« MARIE-ANTOINETTE »

M. le marquis de Ségur a raconté hier, à la Société des Conférences, dans la neuvième leçon de son cours sur « Marie-Antoinette », la lutte de la reine contre la Révolution. On comprend l'immense et éclatant succès obtenu par la *Revue Hebdomadaire*, qui publie in extenso, illustré, ce cours sur Marie-Antoinette, comme elle publie toutes les conférences de la Société des Conférences, dont elle s'est assuré le droit exclusif de reproduction.

Aujourd'hui 23 mars, à 4 h. 1/2, à la mairie du neuvième arrondissement, rue Drouot, conférence des Amis de Paris. M. Antony Aubin, avocat à la Cour : *Hymnes nationaux et chants de guerre des puissances alliées*. Orchestre et chœurs dirigés par Mme Marguerite Hefti.

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Demain vendredi 24 mars, à 2 h. 1/2 : les *Types populaires du patriotisme*, conférence par M. Frantz Funck-Brentano. Première audition de *Flambeau et Gavroche*, pièce en un acte de M. Georges Trouillot, jouée par Mme Moreno et M. Dargon.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Cambon, ambassadeur de France à Londres, vient d'arriver à Paris.

— S. Exc. le marquis de Villalobar, ministre d'Espagne à Bruxelles, de passage à Paris, est parti pour Londres.

INFORMATIONS

— Mme Davignon, veuve de l'éminent homme d'Etat, quitte Nice aujourd'hui pour se rendre au Havre.

— L'état de santé du capitaine général Weyler, chef d'état-major de l'armée espagnole, est beaucoup plus satisfaisant.

— Le gouvernement russe vient d'accorder la médaille d'or de Sainte-Anne à Mme Sofia Casanova, femme de lettres et poétesse espagnole, infirmière dans les hôpitaux militaires de Varsovie, dont le dévouement fut au-dessus de tous éloges et qui continue son œuvre bienfaisante parmi nos alliés.

— M. Gustave Gounouhou, qui s'était engagé à dix-sept ans et demi, vient d'être nommé, à dix-neuf ans à peine, sous-lieutenant, commandant une section de mitrailleuses.

MARIAGES

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Marie-Louise Quatrelles L'Espine, fille du directeur de la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie, avec M. Christian de La Fargue, maréchal des logis, aviateur, frère du capitaine de La Fargue, aviateur, et fils du lieutenant-colonel de La Fargue, décédé.

— On annonce le mariage du romancier Edouard Estaunié, inspecteur général des télégraphes, actuellement mobilisé, avec Mme Jeanne Engel, fille de M. Eugène Engel, l'industriel alsacien.

NAISSANCES

— Mme Paul Brodin, femme du docteur, chef de clinique à la Faculté, attaché à un régiment d'artillerie, sur le front, vient de mettre au monde une fille.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du comte Reynald de Choiseul, décédé à l'âge de soixante-dix-sept ans, dans les environs d'Alger, où il vivait depuis plusieurs années, frère du comte Horace de Choiseul, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, décédé récemment.

Du sculpteur Maurice Bouval, décédé à cinquante-trois ans. Né à Toulouse, il était venu à Paris, où il travailla sous la direction de Falguière. Il avait été médaillé en 1893, et avait obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1900.

De Mme Cheynier Le Joutan de Nobless, née Gratien West, femme du lieutenant-colonel, décédée à Pornichet (Loire-Inférieure).

Du baron de Chillas, capitaine adjudant-major aux zouaves pontificaux, décoré de la médaille d'or de Castelfidardo, décédé à Annecy, à quatre-vingt-sept ans.

Du lieutenant Etienne Hermite, fils du général et de Mme Hermite.

Du comte François-Gabriel de Boyveau, capitaine d'infanterie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, à quatre-vingt-huit ans, père du capitaine Gaston de Boyveau, mort pour la France.

De Mme veuve Aubin-Yon, décédée à Paris, âgée de quatre-vingt-douze ans, mère de M. André Yon, directeur au ministère des Colonies, conseiller d'Etat.

L'ART FRANÇAIS A L'ETRANGER

Une exposition d'affiches en Amérique

Les sympathies américaines pour la France viennent de s'exprimer une fois de plus sous une forme charmante et qui nous prouve à quel point le grand peuple d'outre-Atlantique prise la mentalité et la vaillance françaises, sous tous leurs aspects. Le Harvard Club de Paris vient d'organiser une exposition de dessins et d'affiches dus à nos artistes pendant la guerre.

Le capitaine Andrew, de l'ambulance américaine, a eu l'idée de cette manifestation amicale. Cent œuvres environ, signées de nos meilleurs illustrateurs de murailles, et reproduites en quatre exemplaires, seront simultanément exposées à New-York, à la Nouvelle-Orléans, à Chicago et à San-Francisco.

L'humour, la verve crâne de nos maîtres du crayon feront comprendre et aimer mieux encore, là-bas, le poilu de France et notre pays tout entier. On peut voir dès maintenant, pendant quelques jours et gratuitement, 3, rue Scribe, à la Chambre de Commerce américaine de Paris, ces éloquentes « pages de gloire » avant leur départ pour les Etats-Unis.

Faits divers

Sanglante discussion dans un concert

M. Thierry, commissaire de police du quartier Saint-Georges, a envoyé au Dépôt, hier, une jeune femme, nommée Irène Vayssé, âgée de vingt ans, qui, au cours d'une discussion survenue dans un concert de la rue Fontaine, avait frappé de deux coups de couteau une autre spectatrice, Mlle Yvonne Landé, âgée de dix-neuf ans, demeurant 15, rue Henri-Monnier.

Les drames de l'alcoolisme

On a arrêté, hier, à son domicile, 47, avenue de Saint-Ouen, le nommé Louis Legoux, quarante ans, marchand de fleurs, inculpé de coups et blessures contre une marchande des quatre-saisons, Apoline Legendre, laquelle a été transportée à l'hôpital Bichat.

Louis Legoux est un alcoolique invétéré.

NOUVELLES BREVES

Tirages financiers. — COMMUNALES 2,60 % 1892. — Le numéro 419168 est remboursé par 100.000 fr.; le numéro 75183 par 30.000 fr. Les deux numéros suivants sont remboursés par 10.000 fr. : 472623, 114404.

COMMUNALES 3 % 1912. — Le numéro 1733277 est remboursé par 100.000 fr.; le numéro 684523 par 10.000 fr.

FONCIÈRES 2,80 % 1895. — Le numéro 181151 est remboursé par 100.000 fr.; le numéro 490408 par 25.000 fr.; le numéro 358742 par 10.000 fr. Les trois numéros suivants sont remboursés par 5.000 fr. : 409321, 451183, 117727.

THÉÂTRES

Opéra. — La matinée d'aujourd'hui sera pour le public l'occasion d'entendre, pour la première fois, l'œuvre de Mme Armande de Polignac : *Judith de Bethulie*, le premier acte de *Samson et Dalila*, le deuxième acte du *Miracle*, de M. Georges Hùe, enfin le *Roman d'Estelle*. Le programme ainsi composé permettra d'applaudir Mme Marguerite Carré dans les romances chères à nos grands-parents, et trois cantatrices des plus célèbres de notre première scène : Mmes Félicia Litvinne, Jeanne Hatto et Ketty Lapeyrette.

Aux Matinées Nationales. — Dimanche prochain, à 3 heures, 24^e Matinée Nationale au profit de l'œuvre Les Pupilles de l'Ecole, avec le concours de M. Camille Saint-Saëns, de l'Institut ; Mlle Madeleine Roch, M. Bernard, de la Comédie-Française ; Mme Jane Bathori-Engel, Mlle Alice Gautier, de l'Opéra ; M. Henri Rabaud, et de l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire.

Allocution de M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics.

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui jeudi, à 2 h. 1/2, matinée du nouveau spectacle, *Paris aux quinquets*, revue ; le *Successeur*, comédie ; *Devant le rideau* ! prologue avec toute la brillante interprétation du soir, Mlles Alice Bonheur, Mérindol, Dernas et Yane Exiane, M. Berthez, etc.

A l'Association des Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain 26 mars, à 3 heures, vingt-troisième concert (série A), avec le concours de Mme Germaine Lubin, de l'Opéra, et de M. Nivette, de l'Opéra. Programme : *Introduction, thème et variations* (Henri Lutz), 1^{re} audition. *Variations* : Bonté, Haine, Héroïsme, Solitude, Réve, Gloire. — *Héros, je vous salue* ! 1^{re} audition (P. de Bréville), poème de Henri de Régnier, Mme Germaine Lubin. — *Symphonie en ré mineur* (César Franck) : I. Lento, Allegro non troppo ; II. Allegretto ; III. Finale (allegro non troppo). — *Les Moulins de Don Quichotte*, poème symphonique (Pierre Langlois). — *Deux Chansons* (Francis Casadesu), 1^{re} audition : I. Chanson du soldat perdu (poème de Saint-Georges de Bouhélier), II. Vendanges guerrières (poème de Pierre Chantel), M. Nivette. — Etude pour le *Palais hanté*, d'Edgar Poe (Florent Schmitt). — Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

Le Gala des Arts. — Parmi les cinq rentrées et les huit premières qui ne constituent qu'une partie du programme unique de la matinée de dimanche prochain au Trocadéro, citons, indépendamment de l'admirable Ida Rubinstein, la curieuse scène de Rip, où Signorette reparaitra dans une nouvelle création de Voltaire (Candide en 1916), ainsi que le saisissant tableau allégorique *Vers la Victoire*, réalisé par le mime Georges Wague, Mlle Delsaux, vingt danseuses de l'Opéra, le sculpteur Bénét et les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, et terminé par la *Marseillaise*, avec Mme Félicia Litvinne et M. Thomas-Salignac.

JEUDI 23 MARS

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, *Samson et Dalila*, *Judith de Bethulie*, le *Miracle*, le *Roman d'Estelle*.

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *A quoi rêvent les jeunes filles*, les *Brebis de Panurge*, les *Caprices de Marianne*, il n'a fait jurer de rien.

Opéra-Comique. — A 1 heure, *Manon*.

Odéon. — 1 h. 30, *Cinna*, le *Légataire universel*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, les *Mousquetaires au couvent*. Même spectacle que le soir : *Ambigu*, 2 h. 15 ; *Antoine*, 2 h. 30 ; *Apollo*, 2 h. ; *Athénée*, 2 h. 30 ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 30 ; *Capucines*, 2 h. 15 ; *Châtelet*, 2 h. ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Déjazet*, 2 h. 30 ; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 2 h. 30 ; *Gymnase*, 2 h. 45 ; *Th. Michel*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Réjane*, 2 h. 45 ; *Renaissance*, 2 h. 30 ; *Variétés*, 2 h.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, le *Dédale*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *Chatterton*, les *Grandes Dames*, *Théâtre Antoine*. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, comédie lyrique).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), le *Coq en pâte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, dernière de *Rit* (Max Dearly), *Capucines* (tél. 150-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue ; le *Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — A 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*, *Cluny*. — A 8 h. 30, *Coquin de printemps* !

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancées de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, le *Cyclope* ; la *Maison dans la brume* ; le *Court-Circuit* ; l'Homme qui fut aimé.

Gymnase. — A 8 h. 45 mer., sam. et dim. jeudi et dim. mat.), la *Layette ou une famille de cabochards*.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Quand les cloches reviennent*, le *Carnaval de Puc* et *Plack* et *Mam'zelle Carmen*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, le *Bon Juge* ; 1914-1917.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu* ; *Hortense a dit* ; *J'm'en f...*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, la *Tour de Nestlé*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*.

Variétés. — A 8 h. 30, le *Dindon*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les deux mille blondes du père Dubreuil ; la *Défense de Verdun*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Blessure d'amour* ; les *Mystères* (16^e épisode) ; *Défense de Verdun* ; les *Pirates de l'air*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, la *Défense de Verdun*, les *Mystères de New-York*.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco. FIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



La beauté

Florence rentre émerveillée d'une vente de charité où elle vendait au comptoir de Mme Valfour.

— Vous êtes contente, petite amie?... Belle recette? Grand succès?

— Je suis très contente, nos orphelins ne manqueront de rien. Mais laissez-moi vous dire, Michèle, combien je reviens étonnée!

— Qu'y avait-il de si étonnant à cette vente?

— Le nombre considérable de jolies femmes que j'y ai rencontrées...

— Hé! Mon Dieu, Florence!... Pourquoi en êtes-vous surprise?

— Je suis surprise parce que, bien sûrement, il ne peut y avoir autant de jolies femmes en même temps et dans le même endroit. Pour paraître toutes jolies, il faut qu'elles usent d'un sortilège et je voudrais bien en avoir le secret.

— Sans doute étaient-elles habillées avec goût et chapeautées avec grâce. Vous savez combien la toilette embellit une femme!

— La toilette n'est pas tout. Non! Je vous jure que toutes étaient jolies. Elles avaient de l'éclat; elles étaient animées; leurs mouvements étaient empreints d'une vivacité charmante. Quel est leur moyen? Se servent-elles d'un philtre? Que mettent-elles sur leur visage?... Quelle poudre? Quel onguent?... Vous devez le savoir, vous!

J'arrêtais Florence, dont l'impétuosité pourtant m'amusait.

— Vous n'allez pas penser tout de même que, dans la société où vous êtes allée tantôt, les femmes se fardent!... Un soupçon de crème... un nuage de poudre... c'est tout! Non, petite; leur secret est autre part.

— Je ne vous quitte plus que vous ne me l'avez dit!

— Et il est si simple! Les femmes ont constaté que la vraie beauté, la régularité parfaite des traits, est une chose extrêmement rare, et elles ont cherché autre chose.

— Quoi donc?

— Le charme et l'expression, lesquels sont, en vérité, beaucoup plus précieux et attirants que la beauté régulière mais froide. Les plus beaux traits, Florence, l'ovale le plus exact, sont moins appréciés qu'ils ne l'étaient naguère. La vie des femmes a changé; l'idéal, pour nous, n'est plus de nous étendre, idoles indolentes, sur les lits de repos où les coquettes d'autrefois ne songeaient justement qu'à se contempler dans les miroirs. Nous avons une existence autrement intéressante, autrement riche! Nous avons l'horreur de l'inaction physique, de l'inertie de la pensée. C'est un stupide emploi du temps que de se regarder vieillir. Voilà ce qui rend laide et maussade!

— Nous avons découvert, nous autres, que pour conserver notre fraîcheur et notre jeunesse, le mieux était de déployer beaucoup d'activité physique, ce qui nous laisse vives de mouvements et souples de corps, et beaucoup d'activité intellectuelle, ce qui nous met une flamme dans les yeux.

— La beauté impeccable?... Tant mieux si nous



l'avons; mais tant pis si nous ne l'avons pas. Nous n'allons pas nous décourager pour si peu, ni abandonner la partie! Et le résultat, vous l'avez vu... Il n'y a presque plus de femmes vraiment laides.

» Comment le seraient-elles? Elles s'intéressent à mille choses, entreprennent des besognes, se dépensent, s'activent. Les journées leur sont trop courtes. Une petite fièvre les soulève, leur pensée est en perpétuel éveil. Sur leurs traits voltige une mobilité, une ardeur qui les transfigure. Laides avec cela?... Elles ne peuvent plus l'être!

» C'est l'inaction, l'oisiveté qui empâte et alourdit. Celle qui vieillit vite est celle qui ne s'intéresse à rien, n'ouvre aucune fenêtre sur le monde et se contente d'une existence médiocre et monotone.

» L'effort partout, Florence! Le but que l'on s'assigne à soi-même et qu'il faut atteindre... et voilà la beauté qui nous vient par surcroît. Non pas la beauté impassible qui passe si vite, et dont on se lasse si vite aussi, mais la beauté dans l'expression, dans la vie du regard, dans le charme intelligent d'un sourire, tout ce qui, en vérité, attire, séduit et retient.

» Il faut le dire. Nous avons haussé nos coquetteries d'un degré, nous tenons à ce que les hommages qui nous entourent ne s'adressent pas uniquement à notre personne physique. On n'est plus de ces poupées, Florence, qui vivent dans la nuit de leur cerveau et dans le perpétuel émoi d'une ride ou d'un cheveu blanc. Et nous sommes devenues bien plus jolies qu'elles; autrement, d'une



façon plus expressive, plus vivante. Et nous avons beaucoup plus de succès. Je n'en veux pour preuve que l'impression si favorable que vous avez rapportée de votre vente de tantôt!... Bien des yeux n'étaient peut-être pas fendus suivant les règles; vous n'y avez pas pris garde, attirée seulement par l'accent de la physionomie, la lumière charmante du regard. Tout est là, et là, est la seule vraie beauté.

Florence m'écoutait en silence. Elle dit enfin: — C'est fort encourageant ce que vous me dites là. Mais si toutes les femmes n'avaient qu'à vouloir pour acquiescer ce charme que vous dites...

— Rassurez-vous, Flo!... Il y aura toujours les sottes, et alors, à celles-là..., souhaitons la classique et rare beauté. Sinon, elles n'auront rien du tout... et ce sera tant pis pour elles!

Michèle de Nicet.

Mme de Nicet se tient à la disposition de ses lectrices pour toutes les questions féminines qui les intéressent. Envoyer un timbre pour les réponses directes.

QUELQUES CONSEILS

Hygiène, Santé, Beauté

Contre la sécheresse de la peau. — Faire une eau de laitue, y ajouter un peu de glycérine, et se lotionner le visage le soir après avoir fait ses ablutions. Excellent pour la peau.

Pour maigrir. — Ne pas boire en mangeant, mais après le repas prendre une infusion chaude de feuilles de cassis. Dans tous les cas, l'infusion de feuilles de cassis est parfaite contre les rhumatismes.

Cuisine

Plat économique de carême. — Prenez un demi-paquet de farine de châtaignes (paquet de 0,80), faites-en une bouillie épaisse, un peu de lait, un peu d'eau, un grain de sel et du beurre. Placez sur la purée autant d'œufs pochés ou mollets, que de convives. Excellent et peu coûteux.

Correspondance

Mado B. — C'est parce que vous mettez votre poudre directement sur votre peau, laquelle se dessèche et pèle; employez une crème invisible et pas grasse sous votre poudre et vous conserverez la peau souple et douce.

Lise. — Vous serez étonnée de voir votre double menton disparaître en employant la « Courroie-mentonnière » de Mme Benson, 9, rue Chernoviz (16^e); elle vous indiquera comment l'employer.

Marie-Madeleine. — Parfaitement, je vous répète que c'est le soir que vous devez vous nettoyer le visage de toutes les poussières et de la poudre qui bouchent les pores de votre peau: c'est la première condition pour avoir le teint pur.

Mme Maritise V... — Placez devant votre divan un coussin ovale en gros velours noir; cernez-le de grosses perles de porcelaine blanche, ce sera très décoratif sur votre tapis cerise.

Voir la suite page 14.)

Intimité...

De l'entresol, on les entend, et ils habitent au quatrième!... Monsieur fait le tonnerre, Madame la pluie qui éingle et Toto, mon Dieu, Toto fait le petit garçon qui ouvre tranquillement son parapluie, en attendant « que ça cesse ».

Toto vient de rentrer du collège, car il a déjà 10 ans; le voilà aussitôt absorbé dans des opérations fantastiques: il barre, surcharge, recommence, se bouche les oreilles, se rouge les ongles et déclare finalement avec un gros soupir: « J'y comprends rien du tout! »

Du fauteuil où il lit son journal, Monsieur (48 ans) lève le nez; Madame aussi (30 ans) lève son bout de nez. A voir leur petit Toto si rouge, si désolé, un même élan les fait se précipiter.

MONSIEUR (attrapant le livre). — Allons! je vais t'expliquer...

MADAME (saisissant le cahier). — Qu'est-ce que tu ne comprends pas, mon chéri?

LE CHÉRI (tout à fait rassuré). — Mais tout ça... Le marchand d'huile... la densité...

MONSIEUR. — Mais c'est bien simple: voyons, tu as...

MADAME (qui, elle aussi, n'y comprend rien de rien). — Ah! tu trouves ça simple, toi! Eh bien, moi, je dis que c'est stupide de donner des problèmes comme cela à des enfants de 10 ans!

MONSIEUR (contemplant avec joie les bonnes grosses joues rouges de Toto). — Sois tranquille... Je vais lui expliquer cela en douceur...

MADAME (tranchante). — Il ne comprendra pas!

MONSIEUR (impatiente). — Ce n'est pas une raison parce que tu ne saisis pas...

MADAME (outrée). — Quoi?... (méprisante) Je suis aussi intelligente que toi!

MONSIEUR (reprenant son journal). — Eh bien, alors, explique-lui...

MADAME (aigre). — Bien sûr! (changeant de ton). Ecoute, mon petit Toto...

Toto (un peu moins rassuré). — Oui, maman.

MADAME (se creusant la tête). — Voyons, nous disons... la densité de l'huile étant supérieure à celle du vin...

MONSIEUR (bondissant). — Mais non! Tu es ridicule! Le vin est plus lourd que...

MADAME (jetant le cahier). — Flûte!... Tiens! Débrouille-toi donc avec ton fils!



MONSIEUR (redevenu calme). — Certainement. Viens, Toto: La densité du vin... Tu me suis, n'est-ce pas?

Toto (un peu plus rassuré). — Oui, papa.

MONSIEUR. — Je reprends... D'abord, oublie ce que ta mère t'a raconté...

MADAME (rageuse). — C'est cela! Dis-lui du mal de moi!

MONSIEUR (jouant l'indifférent). — Si le marchand achète...

MADAME (se montant). — Je ne le supporterai pas, entends-tu?

MONSIEUR. — ...si le marchand achète l'huile...

Toto (timide). — Mais non, papa: c'est le vin que le marchand achète...

MONSIEUR (exaspéré par les criaileries). — Quoi?... Ce n'est pas ça?... Aussi, je deviens fou!... Je ne sais plus ce que je dis!... Je sors, là!... A tout à l'heure!... (vers Madame): Tu seras peut-être plus calme!

MADAME. — Eh bien! moi aussi, je sors!... Bonsoir!

Et tous deux, chacun de son côté, vont prendre une douche de grand air...

Le lendemain, Toto, mélancolique, avoue avoir eu zéro à son problème... Réconciliés, Monsieur et Madame bondissent ensemble:

« Zéro!... Il a eu zéro!... Et dire que nous avons passé plus d'une heure à le lui expliquer!... »

ZIM.

Les pages de Madame

Esquisse de la Semaine



Journées de giboulées

Depuis que les moyens de locomotion sont plus difficiles à trouver et que, forcément, on va beaucoup plus à pied, nous avons pris l'habitude de nous habiller pratiquement, de façon à pouvoir braver les giboulées de saison, recevoir impunément les ondées et affronter aussi la cohue du Métro. Pas une femme élégante n'eût voulu autrefois porter à Paris un caoutchouc ou un cache-poussière ; mais la mode s'en mêlant a donné à ce vêtement une allure coquette et un aspect assez varié. Aussi, toutes les femmes possèdent actuellement dans leur garde-robe un imperméable. Voici la saison où ces vêtements quittent le plus volontiers l'armoire, car mars nous amène forcément les giboulées, le vent froid qui enlève et fait

gonfler les robes de taffetas plus qu'il ne faut, la pluie qui vous pénètre, en dépit du parapluie dont, pourtant, on s'encombre volontiers.

Voici quelques modèles de manteaux faciles à porter sur une petite robe de serge ou de taffetas ou même sur un tailleur. Le premier modèle de gauche est en satin ciré noir double face. Tout le monde sait ce qu'est le satin ciré, il n'a rien de commun avec ces affreux vêtements de toile cirée ou de cuir dont certaines femmes ont trouvé drôle de s'affubler, ressemblant ainsi à des égoutiers. Ce vêtement de satin ciré est orné de grosses piqûres du même ton que l'une des faces du tissu. Des poches de forme originale et de gros boutons agrémentent ce manteau.

Le second modèle est en gabardine, d'un joli ton noisette, entièrement garni de galons mohair ; une sorte de capuchon-pèlerine fixé en arrière, un peu à la manière des manteaux de page, fait tout le chic du modèle. On peut aussi faire des chapeaux de gabardine ; pour les sports, ces chapeaux de gabardine seront très appréciés.

Le troisième modèle est en cover-coat à carreaux ou, si on veut, en taffetas imperméabilisé ; il est ample, naturellement, de forme raglan, et même en lainage lourd n'aplatit pas les robes. Les cover-coat et gabardine de laine sont actuellement très employés pour ces vêtements ; mais, quand viendront les journées, plus chaudes et que le cache-poussière ou l'imperméable auront besoin d'être légers, je vous signale l'heureux emploi qu'on pourra faire des gabardines de soie et des serges également en soie. Ces tissus existent en grande largeur, sont extrêmement légers, agréables à porter et ne coûtent pas plus cher que les tissus de laine. Puisque la laine devient si coûteuse, mettons-nous carrément à porter de la soie : c'est si coquet, si féminin et si pratique ! Les foulards, les tussors, les shantung, les gabardines de soie vous feront des robes aussi faciles à mettre que des robes de serge. Dans toutes les maisons de couture réputées, du reste, il y a des manteaux et des tailleurs faits de ces tissus, et ils ont beaucoup de succès.

Les chapeaux d'étoffe serviront également pour le voyage et les courses du matin. On les fait en même tissu que le manteau, en toile cirée, en soie imperméabilisée. Les jeunes filles et fillettes en portent tout comme leurs mamans. Ceux en toile cirée ne sont pas jolis s'ils sont en toile brillante comme les chapeaux des cochers de fiacre ; mais on fait des batistes caoutchoutées de toutes les couleurs qui ont un velouté très agréable et des teintes très heureuses. On les garnit très sobrement d'une cocarde ou de biais pareils, d'un ruban ou même, extrême fantaisie..., de fleurs en toile cirée. On fait également des fleurs en perles de porcelaine ou en paille qui trouvent leur emploi sur ces chapeaux. Le modèle croqué au haut de la page à droite est en gabardine de soie mastie avec calotte faite de biais de tissu piqué superposés ; une cocarde plissée en papillon en même tissu est piquée sur le devant. Ces chapeaux sont demi-souples, ce qui les rend beaucoup plus faciles à fixer avec une seule épingle courte, même par les jours de grand vent. Le modèle de droite est en toile cirée bleue, noué d'un ruban de faille noire, formant bride, avec petit motif en fleurs de perles. Un chapeau de toile cirée se porte sans voilette, naturellement, ou alors avec un voile de dentelle...

Jeanne Farmant.

CORRESPONDANCE

(Suite de la page 12.)

Camille Angèle. — Je ne vous conseille pas de vous faire maigrir localement. Il y a des savons... mais je n'ose les recommander; prenez garde.

Marcelle Toinon. — Il faudrait une lotion astringente employée de temps en temps. Merci pour vos compliments.

Mme Rosita. — La teinte de votre poudre de riz est capitale; il la faut adéquate à votre teint et vous aurez un éclat naturel.

Gilberte, N° 123. — Conservez votre éclat de jeunesse naturelle le plus longtemps possible. Pour vos mains, soir et matin, trempez-les dans de l'eau très très chaude, massez-les un peu et frottez-les avant de les sécher avec une

MERVEILLEUX REGENERATEUR DES CHEVEUX

Etant donné le nombre considérable de régénérateurs des cheveux et de lotions offerts au public, il est du plus grand intérêt de savoir que tous les bons pharmaciens vendent actuellement un régénérateur d'une efficacité si remarquable pour faire pousser les cheveux et détruire les pellicules, que le propriétaire de cette fameuse préparation n'hésite pas à garantir le remboursement du prix versé pour l'achat d'un flacon si, après emploi, l'acheteur n'est pas complètement satisfait des résultats obtenus. Ce nouveau régénérateur est connu sous le nom de « Lotion Lavona ». Les personnes qui nous lisent comprendront immédiatement le secret de son succès étonnant lorsqu'elles sauront qu'il est préparé au moyen de la formule suivante dont la renommée est universelle: 50 grammes d'alcool à 90°, 30 grammes de Lavona de Composé, 7 décigrammes de menthol cristallisé et 45 grammes d'eau distillée. Si vos cheveux tombent, si vous êtes ou devenez chauves, si vous avez des pellicules, si vous avez le cuir chevelu qui vous démange, ou la chevelure sèche, cassante, terne, peu ou pas soyeuse, vous devez immédiatement acheter un flacon de 3 fr. 75 chez votre propre pharmacien. En même temps que votre achat, vous recevrez une garantie vous donnant droit au remboursement intégral de votre argent si vous n'obtenez pas la satisfaction espérée.

BELLE JARDINIÈRE
PARIS, 2, Rue de l'Ont-Neuf
et 1, Place de Cligny.

RAYON SPECIAL

Costumes

TAILLEUR

HAUTE NOUVEAUTÉ

DAMES, FILLETES

CONFECTIONNÉS et sur MESURE

Élégance, Économie, Solidité

Envoi franco du Catalogue et d'échantillons sur demande.

Succursales: LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS.

bonne pâte d'amandes; essayez-les sans les remettre dans l'eau; mais faites cela régulièrement. Tout à votre disposition.

Mathilde O. E. — Prenez une poudre de première qualité et une crème légère et invisible; cela ne s'appelle pas se farder, mais se soigner. Merci.

M. DE N.

LES SPORTS

CROSS-COUNTRY

Le Cross des Ancêtres. — Notre confrère l'Auto a coutume, chaque année, de faire disputer, dans les bois de Saint-Cloud, une épreuve de cross country qui ne manque point d'originalité. Cette épreuve est en effet réservée à tous les hommes faisant encore du sport et présentant cette particularité qu'ils sont âgés au moins de quarante ans.

Il s'agit pour eux de parcourir, le plus vite possible, un tracé de près de 13 kilomètres à travers bois. C'est le Cross Country des Ancêtres. Il comporte une catégorie de quarante à cinquante ans, une seconde de cinquante à soixante ans et une troisième de soixante et au delà. La liste des engagements sera close ce soir, à 6 heures et le départ du Cross aura lieu dimanche à 9 h. 30 sur le terrain du Stade, à Saint-Cloud, où se fera également l'arrivée.

Le Championnat suisse de cross cyclo-pédestre. — Dans les environs de Genève, notre confrère le Sport Suisse fera disputer, dimanche prochain, le cinquième Championnat suisse de cross country cyclo-pédestre. Un bon nombre de coureurs, professionnels et amateurs, sont déjà engagés à l'heure actuelle et se partageront les 200 francs de prix dont est dotée l'épreuve organisée sous les règlements de l'Union Cycliste Suisse.

Au Tennis Club de Genève. — Ce club, dont le siège est aux Eaux-Vives, annonce sa réouverture pour le 3 avril; il fera disputer cette saison plusieurs tournois, notamment les Championnats nationaux de tennis et le Tournoi de printemps.

Communiqués

Le désastre sans exemple qui a frappé le peuple arménien a soulevé l'indignation la plus profonde chez toutes les nations de véritable civilisation. Une solennité littéraire et artistique aura lieu le dimanche 9 avril, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, dans le but de rendre hommage à la culture arménienne.

Prononceront des discours: M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, membre de l'Académie française, qui présidera la solennité; M. Paul Painlevé, ministre de l'Instruction publique; M. Anatole France.

Des chants arméniens seront exécutés par des cantatrices arméniennes et par les chœurs de la Schola Cantorum, dirigés par M. Vincent d'Indy. Des traductions françaises de poèmes arméniens seront déclamées par de grands artistes de la Comédie-Française. Nous sommes sûrs que le public parisien se fera un devoir d'assister à cette manifestation de générosité et de justice.

Prière de s'adresser pour les demandes d'invitation, à Mme Caroline André, 20, rue d'Aguesseau, et au siège de l'Association, 45, rue Jacob.

La Société protectrice des Animaux donnera le dimanche 14 mai, dans la grande salle du Trocadéro, sa soixante-troisième fête annuelle pour la distribution de ses récompenses. Les mutilés de la guerre, les militaires en convalescence ou en traitement dans les hôpitaux de Paris seront tout spécialement invités à cette solennité. Les personnes qui connaissent des actes de bonté envers les animaux ou des faits de protection dignes d'être récompensés sont priées de les faire connaître d'urgence à la Société protectrice des Animaux, 84, rue de Grenelle, Paris.

La Direction de l'Hôtel auxiliaire N° 106, 3, rue Armand-Moisand, adresse un chaleureux appel aux sentiments de charité et de patriotisme des personnes qui voudraient aimablement contribuer à l'entretien de l'hôpital par une participation en dons ou en espèces à la vente organisée par les dames infirmières et les blessés, qui aura lieu le vendredi 31 mars, samedi 1^{er} et dimanche 2 avril prochain, dans une salle de l'hôpital.

Le Foyer du Blessé, œuvre d'assistance aux blessés militaires, donne samedi 25 mars, au Cirque de Paris, une

grande matinée patriotique et artistique. La moitié de la salle sera réservée aux blessés militaires et aux convalescents. Le Foyer du Blessé a préparé pour cette matinée un programme tout différent de ceux qui sont donnés aux blessés depuis le début de la guerre. Il a d'abord engagé toute la troupe du Cirque de Paris, qui paraîtra au complet à cette matinée, et il a fait appel à de nombreuses vedettes de concert, parmi lesquelles Mmes Bertha Silvain, Kerlor, etc., MM. Bérard, le chanteur populaire, le fantaisiste Denalair, MM. Gosset, Ribet, René de Buxeuil, le chansonnier aveugle. Prêteront également leur concours: MM. Fourneis et Nuiho, de l'Opéra; Mme Dussane et M. André Polack, de la Comédie-Française; Mlle Leoussis, de l'Opéra-Comique, Mme Jane Rolly, de l'Odéon; M. Cazalis, MM. Gaston Dubosc, Jules Moy, le célèbre humoriste, etc., etc. Le bénéfice sera exclusivement réservé aux blessés militaires.

Le total des recettes de la journée du 75, organisée par le Touring Club de France et des sommes recueillies par l'Œuvre du Soldat au Front, atteint le chiffre de 7.005.684 fr. 26. Les dépenses s'élèvent actuellement à 5.733.169 fr. 80.

La Bourse de Paris

DU 22 MARS 1916

La séance d'aujourd'hui a été tout aussi satisfaisante que les précédentes. De nouvelles plus-values sont à enregistrer dans un certain nombre de compartiments, tandis que, par ailleurs, les cours témoignent de grande résistance, malgré quelques prises de bénéfices. Parmi nos rentes, le 3 0/0 perpétuel progresse à nouveau jusqu'à 62,85; le 5 0/0 reste à 88,25.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure s'avance à 92,75; le Russe 1906, 85,90.

Nos grands Chemins sont calmes, mais soutenus. Du côté des lignes espagnoles, le Nord-Espagne se raffermi à 423, le Saragosse à 414, les Andalous à 351,50.

En valeurs diverses, le Suez reprend à 4.020. Nouvelle avance du Rio à 1.758.

Sur le marché en banque, les industrielles russes retiennent toujours l'attention.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,36; Suisse, 113 1/2; Amsterdam, 253; Pétrograd, 189; New-York, 595 1/2; Italie, 89; Barcelone, 570 1/2.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Villégiatures de printemps sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées. — Sous la neige ou la pluie et songeant à la durée encore longue de la froide température sous le climat de Paris, de nombreuses personnes se demandent actuellement où aller chercher une région ensoleillée leur apportant, avec son calme, la douceur d'un reposant séjour.

Avec les excellents express de la Compagnie d'Orléans, les Pyrénées, la Côte d'Argent sont à quelques heures de Paris et mettent sous les yeux des voyageurs toutes les merveilles de cette partie privilégiée de notre beau pays de France.

En partant de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40, 20 heures ou 21 h. 50, on arrive à Bordeaux en neuf heures, à Biarritz Saint-Jean-de-Luz, Pau en treize heures.

Turc Unifié, Rente Autr.-Hongr. Bulg.

Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue Lafitte.

Confiture tous fruits, 5 k. 9 f., 10 k. 17 f. Marmelade pomme, 5 k. 7 f., 10 k. 13 f. ACHARD, confis., Orange.

SAVON blanc de Marseille, caisse 60 k. 60 fr. caisse 120 k. 118 fr., franco toutes gares c. rembours. A. B. Case, 47, Capucines, Marseille.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 23 MARS 1916

44

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

La Vie

XXI

» Michel, qui depuis quelques jours revenait à la vie, apprit la nouvelle avec une émotion grave et résignée; il était sauvé; mais une balle, logée à la face externe du crâne et qui n'avait pu être extraite, provoquait une inflammation aiguë du nerf trijumeau. Le malade, en proie à des névralgies faciales atroces, endurait des douleurs intolérables et ne pouvait être soulagé que par la morphine. Sur son refus de revenir en France, il fut expédié à Casablanca, sur le bord de la mer, dans une maison de convalescence nouvellement édifiée pour nos soldats.

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

» Là, on put, grâce aux rayons X, délimiter l'endroit du crâne où la présence de la balle causait de si terribles ravages. Une opération s'imposait, mais Markinsen refusa énergiquement de la subir. Il s'est, paraît-il, adonné à la morphine d'une façon inquiétante; en effet, depuis quelque temps, les religieuses qui le soignent se méfient, et il est l'objet d'une surveillance sévère. Il y a huit jours, elles se sont aperçues que l'ordonnance du capitaine, sorte d'esclave qui ne l'a pas quitté depuis Méknès, lui en procurait en cachette. On a lâché de mettre bon ordre à tout cela, on essaie maintenant de déshabituier le malade par la ruse, mais il tombe alors dans de tels états de dépression physique qu'on craint de le voir mourir de ce sevrage.

Tous ces détails, je les tiens d'un officier de cavalerie, auquel je fus présenté le premier soir de notre escale à Casablanca; frappé par mon nom, il me demanda si j'étais parent de son infortuné camarade, le capitaine Markinsen, qui avait épousé à Bordeaux une demoiselle de Bray.

» J'ai été voir Michel; il n'a point paru me reconnaître et s'est renfermé dans un mutisme qu'explique la torpeur où le plongent les stupéfiants dont il abuse; il est devenu squelettique... Jamais je ne l'aurais reconnu!

» Enfin, Janine, la sœur qui le soigne et que j'interrogeais hier m'a répondu ceci:

« Oh! Monsieur, rien ne m'enlèvera l'idée que ce jeune capitaine a dans le cœur un grand chagrin qui lui fait autant de mal que la balle logée dans sa tête; la nuit, quand au sortir des lourds sommeils que lui donne la morphine il ne peut plus dormir, il a des hallucinations, des cauchemars épouvantables. Il croit qu'on veut le

chasser, qu'on le met dehors, par un orage dont il dépeint l'horreur, et il parle toujours d'un enfant qui se nomme Jean; il l'appelle avec des mots suppliants qui me déchirent l'âme. L'autre nuit, j'étais de garde, je l'ai entendu qui criait: « Vous n'aurez donc jamais pitié... Jamais!... » Je me suis approchée de son lit, il avait les yeux ouverts, de grosses larmes roulaient sur ses joues hâves, m'a reconnue tout de suite: « Pourquoi vous dérangez-vous, ma Sœur, m'a-t-il demandé avec bonté? Ce n'est pas vous qui devriez être là, non plus celle qui est morte et que je n'aimais pas! C'est l'autre!... celle qui m'a dit de partir... » Et il a continué par des mots incohérents et que je ne saurais vous répéter.

» Mon ami! je n'ai plus rien à te dire! Tu as compris, n'est-ce pas, qu'il te faut pardonner et que tu dois venir! Obtenir de Michel qu'il se fasse opérer! Essayer de le ravir à la mort ou à la folie.

» Oh! Chère! que de jours douloureux se préparent encore pour toi! Dipe que c'est moi qui viens te supplier de reprendre ta chaîne, moi qui souffre moins de ma propre misère, petite aimée, que des larmes que je te vois verser!

» Allons, Janine de Bray, courage! Nous partons deux jours pour Rabat, mais je serai de retour à Casablanca dans une semaine; je t'y attends!

» Au revoir donc, je reste à jamais ton fidèle

» LOUIS DE BRAY. »

Dès les premières lignes de la lettre de son cousin, Mme Markinsen s'était sentie gagnée par une telle révolte et une telle indignation qu'elle avait failli ne pas aller jusqu'au bout. De quel droit Louis venait-il lui parler de l'héroïsme de cet

Ayuntamiento de Madrid

L'eau qui cicatrise

Jamais, autant qu'à la douloureuse époque où nous sommes, les spécialistes ne s'étaient passionnés pour toutes les questions qui touchent de près ou de loin au traitement des plaies et blessures. Jamais, il est vrai, l'art de guérir n'avait été, au moins théoriquement, si bien armé ; jamais, hélas ! il n'avait eu tant d'occasions de montrer son savoir-faire.

Naturellement, il y a eu des surprises. Beaucoup de notions, qu'on croyait définitivement consolidées, se sont écroulées dans la tourmente. Beaucoup d'idées nouvelles, en revanche, ont apparu.

Pendant, par exemple, qu'on continue de discuter à perte de vue, sans pouvoir arriver à tomber d'accord, sur la valeur respective de l'asepsie et de l'antisepsie, l'on a dû reconnaître que le sérum organique, emprunté à un animal sain et vigoureux, immunisé ou non, donne, lui aussi, des résultats extraordinaires. Sans doute, ce n'est pas d'hier qu'on connaît les propriétés toniques et stimulantes de ce philtre vivant, administré à un malade ou à un blessé par la voie hypodermique, mais il a fallu la guerre pour apprendre à nos chirurgiens que, pour l'usage externe, sous la forme banale de pansements, son efficacité n'est pas moindre.

Rien de tel que des applications de sérum de cheval, non pas peut-être pour arrêter le tétanos ou la gangrène, mais pour prévenir et neutraliser le processus putride, cicatriser les plaies, favoriser l'auto-réparation spontanée des pertes de substance.

C'est que le sérum extrait du sang frais d'un animal en bonne santé doit contenir, par définition, la plupart des éléments plastiques, réparateurs, stimulants, antitoxiques, etc., du liquide nourricier par excellence, tout ce dont l'organisme a besoin pour éliminer ou digérer les principes nocifs, boucher ses trous et se refaire des cellules neuves. Il apporte à pied d'œuvre les matériaux de reconstruction, et, si la lésion n'est pas absolument irrémédiable, la nature se charge du reste.

Cela est si vrai que, comme le démontrait l'autre jour, à l'Académie de Médecine, M. le professeur J. Lignières, directeur de l'Institut national de Bactériologie de Buenos-Aires, le sérum de cheval provenant d'un animal saigné périodiquement est plus actif, plus « cicatrisant », si j'ose dire, que le sérum d'une première saignée. C'est que les réactions vitales, d'autant plus intenses que le besoin de combler le déficit consécutif à ces saignées successives devient plus fréquent et plus considérable, contribuent à entretenir et à activer l'hématopoïèse, c'est-à-dire la régénération automatique du sang devenu, *ipso facto*, d'autant plus abondant et plus riche. Le sang n'est-il pas, en effet, le fortifiant et le reconstituant de choix, puisqu'il renferme — et qu'il est le seul à renfermer — sous la forme optimale, à l'état vivant, tout ce qui est nécessaire et suffisant au déclenchement de l'énergie biologique et de la prolifération cellulaire ?

Comprenez-vous maintenant, hommes de peu de foi, quelles doivent être ces miraculeuses vertus du Globéol, qui n'est autre chose que la quintessence condensée et mise en pilules, non pas seulement du sérum, mais du sang intégral, emprunté précisément à des chevaux jeunes, robustes et sains, avec tout — hémoglobine, oxydases, stimulines, anticorps, ferments, sels métalliques colloïdaux, etc. — ce qui fait de cette pourpre fluide une véritable eau de Jeunesse ? Comprenez-vous comment et pourquoi une cure rationnelle de Globéol remonte les arriérées, galvanise les surmenés, retape les convalescents, restaure, en un mot, le dynamisme du for intérieur, aussi sûrement, aussi rapidement, aussi simplement que le sérum de cheval — animal réfractaire à la tuberculose — cicatrise les chairs dilacérées ?

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve le Globéol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Laboratoires Chatelet, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : Gares du Nord et de l'Est). Le flacon, franco, 6 fr. 50 ; la cure complète (4 flacons), franco, 24 fr. Etranger, franco, 7 et 24 francs. Envoi sur le front.

homme qui ne lui était plus rien... Il était d'une nature courageuse et intrépide... Après?... Cela l'avait-il empêché de la trahir et de se conduire vis-à-vis d'elle comme un lâche?... Que lui importait ce drame romanesque où la femme fatale apparaissait tel l'ange tutélaire pour sauver celui qu'elle aimait?... Michel Markinsen! Edwige Palawska, ces deux êtres l'avaient martyrisée! Pourquoi venait-on, maintenant, l'offenser de l'outrage de leurs noms accouplés?...

Malgré tout, à mesure qu'elle lisait, un effroi se glissait dans son âme, un doute poignant la tenaillait.

« Oh! le malheureux, gémit-elle! S'il avait dit vrai et si, moi, je m'étais trompée! Comme il faut qu'il ait souffert pour en arriver-là. »

Elle revêcut avec terreur la nuit tragique où des mots cruels étaient sortis de ses lèvres : « Je ne vous aime plus... C'était un autre que je devais aimer! » Elle pensa, en se haïssant, ce qu'elle avait déjà pensé : que, en sa joie éperdue d'avoir retrouvé Bernard, elle avait puisé la force de chasser Michel... Et lui, peut-être, l'avait ainsi compris et c'était pour cela qu'il était parti et qu'il allait mourir...

Avec pitié, la jeune femme se figura cette agonie solitaire; elle vit ce visage décharné par la douleur, ces lèvres de moribond qui sans cesse répétaient le nom de leur fils... Et ce n'était plus seulement la pitié qui envahissait son âme. maintenant, c'était le remords!... En elle, ce fut la pensée dominante qu'elle était une femme coupable; que celui qu'elle attendait là, tout à l'heure, avec une farouche impatience, elle le chérissait de toutes les forces de son être, elle lui appartenait du meilleur de son cœur!... Elle aimait Bernard! Il

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^o, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

Roi des Corsets

Son Altesse le corset J.T.C.

Ses formes nouvelles
Pour la mode actuelle.

En vente AU BON MARCHÉ, Paris

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire, et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que les maladies urinaires les plus invétérées et les plus graves (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.) sont guéries radicalement et définitivement sans interventions dangereuses, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique. Cette nouvelle méthode scientifique extrêmement efficace et tout à fait spéciale possède une puissance curative profonde, de beaucoup supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces redoutables affections. Elle conduit sûrement à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps.

Rappelons que le Laboratoire Urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.

Si vous voulez avoir le

Produit Pur, prenez

l'Aspirine

"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

ECLAT DES YEUX Vif Kaïr

Il intrigue souvent les personnes qui en admirent l'effet sans connaître le produit qui l'a causé.
Inflam. Fait disparaître taches et rougeurs de l'œil.
Flacon d'essai, franco, contre mandat : 2 fr. 50.
PARFUMERIE DE L'EDEN, 37, passage Jouffroy, Paris.

FRANÇAIS, ETRANGERS
Achat et Vente comptant.
Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc.

TITRES COUPONS

CRÉDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS
50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50, PARIS

BAGUE aluminium, finie et gravée à la main, deux initiales enlées, genre cachet, article riche, envoi franco contre mandat-poste 1 fr. 25 ; indiquer grosseur du doigt et initiales. Tous autres modèles bruts, polis et finis à la main.

Tous articles aluminium.
Prix spéciaux pour grossistes. Demander le tarif.
PAUREILLE, 17, rue Oberkampf, 17, Paris.

VIN FIN de cru les 255 lit. 1^{er} vol. (Gare Ech. Grat.)
VIEUX de 1860 la B^{te}. Mousseux 1^{er} 40 (188)
FROMONT, Villefranche-Beaujolais (Rhône).

Cure de Printemps



Exiger ce portrait

A toutes les Personnes qui ont fait usage de la

JOUVENCE

de l'Abbé SOURY

nous rappelons qu'il est utile de faire une cure préventive de six semaines, à l'approche du Printemps, pour régulariser la circulation du sang et éviter les malaises sans nombre qui surgissent à cette époque de l'année.

Aux Personnes qui n'ont pas encore employé la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

nous ne cessons de répéter que ce médicament, uniquement composé de plantes inoffensives, dont l'efficacité tient du prodige, peut être employé par les personnes les plus délicates, sans que personne le sache et sans rien changer à ses habitudes.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY agit toujours à la condition d'être employée sans interruption, tout le temps nécessaire.

FEMMES QUI SOUFFREZ

de Maladies intérieures, Métrites, Fibromes, Suites de couches, Règles irrégulières et douloureuses, Ténorrhagies, Pertes blanches, Troubles de la circulation du sang, Maux de tête, Vertiges, Etourdissements ; vous qui craignez les accidents du Retour d'Age.

Faites une CURE avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY ET VOUS GUERIREZ SUREMENT

Le flacon, 3 fr. 75 dans toutes les Pharmacies ; 4 fr. 35 franco gare. Les 3 flacons 11 fr. 25 franco gare, contre mandat-poste adressé PHARMACIE MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Notice contenant Renseignements gratuits

manda-t-il avec une douceur infinie.

— Ce soir, répondit-elle simplement.

— Avec votre fils ?

Elle fit signe que oui ; puis, levant vers lui des yeux éperdus de douleur et de tendresse :

— Adieu, ô mon ami ! murmura-t-elle.

Pieusement, comme s'ils allaient mourir et paraître devant Dieu, il la baisa au front, sur la mousse d'or de ses cheveux qu'il avait tant aimés.

— Oui... Adieu ! dit-il. Adieu ma bien-aimée. Partez!... Nous nous retrouverons de l'autre côté de la vie, là où rien plus ne nous séparera jamais!...

Et il s'enfuit à pas rapides, sous la tristesse du ciel qui s'emplissait d'une ombre profonde, implacable, irréparable comme la mort.

FIN

Demandez à nos épositaires ou dans nos bureaux

NOTRE COUVERTURE TRICOLEURE

pour conserver notre feuilleton illustré

La Compagnie fantôme

0 fr. 40 ; par poste : 0 fr. 45.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs, aux mêmes conditions, les couvertures des derniers romans parus :

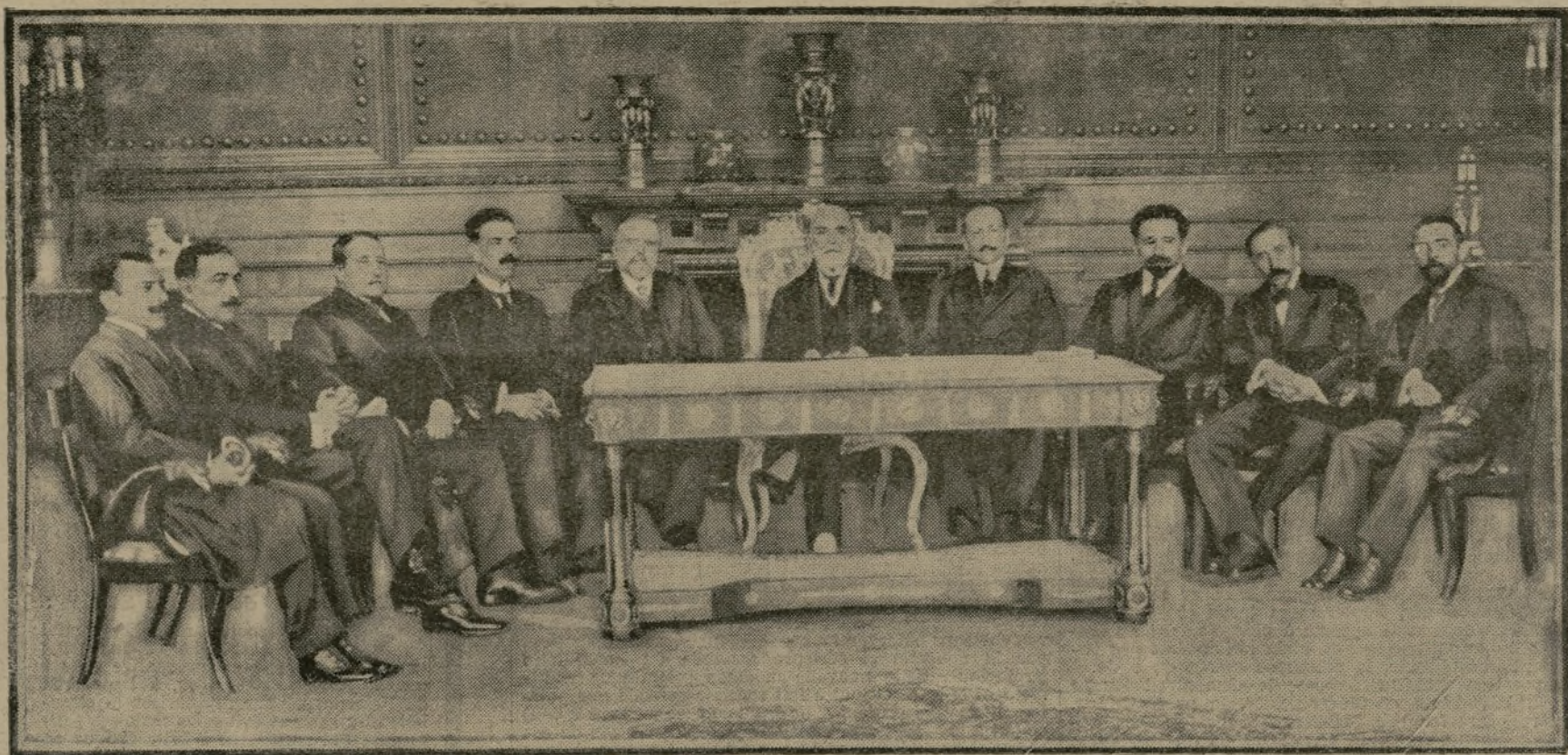
LES NAUFRAGES DE LA DORA

: : SOUS LA RAFALE : :

: : L'ENFANT DE LA GUERRE : :

: : LE SOL RECONQUIS : :

Le nouveau ministère portugais de défense nationale



A la suite de la déclaration de guerre, le Portugal a voulu — lui aussi — faire œuvre d'union sacrée et a remis les destinées de l'Etat à un ministère de Défense nationale. De gauche à droite, on voit ici le D^r Petro Martinez (Instruction publique), M. Augusto Luiz Vieira Loaris (Affaires étrangères), M. Norton de Mattos (Guerre), D^r Augusto Pinto de Mosquita (Justice), D^r Antonio José d'Almeida (présidence du Conseil et Colonies), D^r Bernardino Machado, président de la République portugaise ; D^r Antonio Pereira Reis (Intérieur), D^r Affonso Costa (Finances), M. Victor Hugo de Azevedo Continha (Marine), M. Antonio Maria da Silva (Commerce et Travail).

Le mulet de guerre en Alsace



MULETS TRAINANT UNE PIECE, MONTÉE SUR TRINEAU



CHIENS D'ALASKA
EMPLOYES AU TRANSPORT DES BLESSÉS



UNE COLONNE D'ALPINS EN MARCHÉ DANS LES VOSGES

En Alsace, les mulets continuent à participer bravement et courageusement à la guerre. Les Alpains trouvent, en outre, des auxiliaires dévoués en une importante équipe de chiens de l'Alaska utilisés au transport des approvisionnements et même des blessés.